

**F
U
M
É
E**



13
TEXTES
COURTS



FUMÉE

Revue Squeeze numéro 36

SOMMAIRE

<i>Je n'y vois que du feu</i> de Pierre Obraz	2
<i>Brasier</i> de Sarah Ortolan	4
<i>Le retour</i> de Denis Hamel	21
<i>En fumée</i> de Stan Cuesta	36
<i>L'amour en fumée</i> de Tristan Colovray	44
<i>Gerald45</i> de Roland Goeller	46
<i>[Poème sans titre]</i> d' Heptanes Fraxion	58
<i>L'archive de suie</i> de Marc Droghetti	60
<i>Temps mort</i> d' Amelia Stone	66
<i>Apophanie de la fumée</i> de Jenny Monica Etienne	84
<i>L'angle mort</i> d' Olivier Warzaska	88
<i>Algorithme d'un adieu</i> de Mathia Pagani	104
<i>Djinn</i> de Michèle M. Gharios	120



Les auteur·e·s	132
Ours	135

JE N'Y VOIS QUE DU FEU

Pierre Obraz

Je n'y vois que du feu littéralement du feu, comme
migraine ophtalmique bengales et artifices du rouge
plein les mirettes, lumières jaunes et orange, parfois
bleues explosant la rétine en cocktails rose Molotov.

Je n'y vois que du feu du feu contre la glace, du
feu d'abord petit foyer juste ici, au coin de
l'œil et le vent de la révolte, attisé par les cils souffle
mes braises devenues charbons ardents et le
regard, la rage qui crament l'injustice, l'abus de
pouvoir qui crament les salauds (autant dire un paquet)
qui alimentent le feu le feu de ma rage qui grandit,
ma rage en flammes fait feu de tout bois, se forge et se
fige comme dans une photo, un jour d'incendie fait
des cloques et brunie faisant disparaître les ami·e·s,
Pépette et jours heureux.

On ne sait plus alors ce que l'on voit vraiment,
ce que l'on ne voit pas on n'y voit pas grand-
chose comme si l'on portait lunettes de feu mal
ajustées myopie *in fire*, astigmatisme rougi voir rideau
de soufre, volutes et fumées grises tout semble brûler,
se consumer encore dévorant villes, cités-
dortoirs, terres et banquise arbres et champs,
saint Jean pyromane laissant crier les lance-
flammes chanter le napalm sur les rizières et les
villages même mon rire est éruption, mes sanglots
canons, ardeur dans la mitraille je flamboie d'une
colère fournaise.

Je n'y vois que du feu je n'y vois.

Et lorsque mes paupières se ferment suffisamment
longtemps étouffant telle une couverture le
sentiment des flammes découvrir de mes yeux
apaisés mais fumant encore un monde éteint un
monde aboli.

BRASIER

Sarah Ortolan

I

« Arrêtez ! Putain, vous allez vous brûler ! »

La silhouette noire ne m'entend pas. Une bouteille d'eau à la main, elle brave le feu, cette folle, lui gicle à la gueule des gouttelettes ridicules qui ne font que l'exciter encore plus.

Qu'est-ce qu'elle fout mais qu'est-ce qu'elle fout

Je manque de tomber en glissant du talus, brandis mon portable en haut-parleur.

« Je viens d'appeler les pompiers, ils arrivent ! »

La caserne est tout près, j'entends déjà la sirène. La fille me regarde, hagarde, balance des mottes sur les flammes. Je l'attrape par les poignets et l'attire du bon côté du vent.

« Stop, vous êtes dingue ou quoi, c'est qu'un abri de forêt à la con, ça vaut pas le coup ! »

Le camion arrive. Déroulage des lances. Ouverture de la citerne. Les mecs s'accroupissent et tout devient gris, froid et humide. Ça leur aura pris à peine cinq minutes. La fille tousse dans mon cou, je desserre mon étreinte ; maintenant, je suis gêné de l'avoir serrée si fort.

Elle est toute fine, une petite brune aux yeux d'enfant. Elle me sort qu'elle est désolée, qu'elle habite à côté, c'était la cabane de son grand-père, le garde forestier, souvenir de gosse, bref, elle a paniqué en voyant la fumée, heureusement que je les ai appelés, c'est complètement con, alors qu'elle le sait, en plus, qu'ils ne sont pas loin.

Ils s'approchent, nous tendent un mégot : Fait tellement sec ce soir. Avec le mistral, ça a suffi. On va surveiller la reprise mais ça va, pas beaucoup de dégâts.

Circulez, y'a rien à voir

« OK, *bah*, j'y vais, alors, je lâche en mettant les mains dans mes poches, comme un ado qui ne sait pas quoi en faire.

— Merci, en tout cas », me sourit la meuf.

Je fais demi-tour, referme mon K-Way pour me protéger du vent et je repars, le visage en sueur, la gorge qui pique, essayant d'ignorer la crampe monstrueuse qui me dévore l'entrejambe.

J'ai même pas eu le temps de finir

En dix minutes je suis au parking, je reprends ma bagnole et j'avale les vingt kilomètres qui me séparent de chez moi, dans le noir.

II

Je vais me coucher. Je regarde la vidéo trois, quatre fois
et je l'efface – on ne sait jamais.

J'enchaîne sans y croire sur la flamme rose de Tinder.

Maelys 20, à propos de moi : Barcelone voyages soleil

Leila 30, psy, littérature et chant

Éloane 26, blonde danse orientale

J'éteins.

Derrière mes paupières, les flammes gonflent, grapillent
du terrain, fourmillent, chatouillent mon ventre et je les
vois monter monter monter monter

excitées, folles, folles excitées devant moi

pour moi

incontrôlées

aux brusques mouvements, aux à-coups sauvages,
énormes, grosses

grosses bouffées de fumée qui veulent se jeter sur moi

leur caresse partout, lourde vapeur grise qui va, et vient,
qui vient et s'en va

L'odeur de pin, du bois qui brûle

III

Hier ne m'a pas calmé. Un ballon à moitié dégonflé, vestige d'une fête ou d'une manif', survit, collé au plafond de l'amphi. Je reprends mon cours là où je l'ai laissé, chevrote, arrimé à des phrases qui commencent sans savoir où elles vont finir, quand un doigt levé me stoppe dans mon élan.

« Oui ? »

— *Wow, wow*, vous allez trop vite, M'sieur ! »

Je ne sais pas ce qui m'énerve le plus, son air cool, sa main tatouée dans ses *beach waves* de surfer. Il se tourne vers les autres, cherchant leur assentiment, et j'ai immédiatement envie de le frapper.

Sa chevelure, soufflée par les flammes

« Vous savez, vous êtes nombreux, c'est un cours magistral, pas un TD, *hin hin hin...* »

J'essaie d'avoir l'air sympa, et ce qui sort de ma gorge est le ricanement nasillard du Joker.

« Nan mais je sais, mais genre... vous pourriez rendre le truc un peu plus vivant, quoi ! »

J'avale ma salive et je regarde droit devant moi, vers le plafond. Là-haut, le ballon dans sa peau de chagrin, inutile, obsédant.

Je rouvre lentement la bouche.

« Un solide cristallin, disais-je, est un matériau dont les

atomes sont arrangés de manière ordonnée. Imaginez... »

*Imagine que ce ballon est rempli de butane. Qu'il y a
au-dessus de leurs têtes plein de ballons remplis de butane*

Je fixe le sol en béton.

Flaque d'alcool à brûler

Une allumette, une seule.

propagation instantanée de la flamme

mange, dévore les vapeurs d'alcool

ignition du butane répandu partout partout

Ce feu-là, personne ne le verrait venir, il deviendrait
énorme d'un coup, il ferait beaucoup, beaucoup de dégâts.

Je m'arrête.

Ils me dévisagent tous, et j'ai soudain peur d'avoir parlé
à voix haute.

« *Tu l'as pensé tellement fort que je l'ai entendu* », c'était
la rengaine de ma mère, et moi je l'ai crue longtemps quand
elle disait ça, j'ai cru qu'elle lisait dans mes pensées.

IV

Suant à midi, je regarde mon agenda – merde, point
avec M. Leblond, responsable administratif. Bâtiment A,
deuxième étage, salle 214.

Ce soir, j'y retourne.

Tandis que je marche à travers le campus, je pianote
fébrilement sur mon téléphone, sillonne des étendues

vertes sur Google Maps, Les Arquets la route du Bras, le domaine des Oliviers, où est-ce que je pourrais aller où est-ce qu'il y a un bon spot ? Je n'ai pas envie de perdre du temps, j'ai envie que ça aille vite, il *faut* que ça aille vite.

Je trace jusqu'au bâtiment A, monte les marches quatre à quatre, il fait un peu plus frais ici, on s'y sentirait presque bien si ce n'était le carrelage ignoble, mosaïqué, pas lavé depuis les années soixante-dix.

M. Leblond est brun, un visage mou de type normal, aussi expressif qu'une flaque de boue. Il me fait asseoir, son bureau est minuscule et en plus il referme la porte derrière moi.

« Je vous remets vos identifiants pour la plateforme numérique. Faut changer le mot de passe parce que... »

Je ne l'écoute déjà plus mais j'acquiesce. Dès qu'il me lâche, je rentre, je prends mes allumettes et je pars en forêt.

« ... les sujets de partiel doivent être envoyés au moins deux semaines à l'avance au secrétariat... »

Je tape du pied sous la table, fou d'impatience, et l'autre demeuré continue de me parler intendance comme si nos vies en dépendaient.

« Pour la ventilation... il y a un panneau de contrôle dans l'amphi, derrière le bureau. Vous pouvez régler le thermostat, c'est bien foutu, c'est le même appareil pour le chauffage ou la clim. »

Le chauffage

J'imagine l'amphi traversé par un souffle brûlant,

l'alcool qui s'évapore en un instant, les ballons poussés par l'air chaud, juste une flamme et en une seconde –

Je me lève d'un coup.

« Je... excusez-moi, j'avais oublié, je dois y aller... »

Il me court après avec le planning des partiels, je fais semblant de ne pas l'entendre.

V

Ce que j'ai pensé tout à l'heure, c'était juste histoire de me défouler. Je ne sais pas pourquoi j'ai ces idées-là, je me suis déjà demandé si je ne devrais pas aller voir un psy mais je ne fais rien de mal. Certains ont badminton le dimanche, d'autres vont dans des partouzes, moi, je fais du feu. C'est tout.

La preuve, la fille. À la cabane. La voir lutter, si frêle devant mon feu, ça m'a plu, oui, mais pour le sentir se battre, devenir menaçant, imposer son désir, c'est ça que j'ai aimé. Je ne voulais pas qu'elle soit blessée, je ne suis pas un dingue, quand même.

Je me gare dans un coin désert et m'engage dans le premier chemin rocheux. Je grimpe en silence, je suis venu ici quinze fois, ici ou un coin qui ressemble, c'est pareil. De là-haut, il y a un panorama magnifique mais moi je regarde par terre, les massifs, le romarin aride, les troncs des arbres morts, j'embrase tout du regard. Et je cherche.

Je crève d'envie de sortir les allumettes, d'enflammer

une brindille comme ça, un amuse-gueule. Pour m'occuper les mains je ramasse des feuilles, du petit bois bien sec. Et à peu près au même moment, comme pour me féliciter d'avoir été patient, je tombe sur mon spot.

Une vieille réserve à bois à moitié remplie de rondins clairs, adossée à une maison abandonnée. L'ensemble a l'air friable, desséché, prêt à griller à la moindre étincelle. J'en fais le tour, je la reluque sous tous les angles, elle est parfaite, parfaite – sauf une partie, humide, pleine d'une mousse dont les reliefs m'évoquent une peau boursouflée, et je retourne fissa de l'autre côté où je reste planté, rêveur. Je la fantasme calcinée, j'examine d'où vient le vent, un vent tiède, désertique, assoiffé, qui gerce les lèvres et craquèle des continents. Et puis de toutes façons il n'y a personne, j'y vais, qu'il fasse encore jour ou pas, qu'est-ce que ça peut faire ?

Je dépose mon petit bois de mes mains tremblantes, une offrande. Une araignée s'en échappe, m'arrachant un sursaut. J'essuie mes paumes sur mon jean, j'ai peur qu'elles soient trop moites. Un silence, la chaleur, ça répond direct, les flammes n'en pouvaient plus d'attendre, comme moi.

Je me force à me détourner et je vais me cacher.

Elles commencent à enfler sous les bûches, se séparent et se mettent à attaquer la réserve, des deux côtés en même temps, à lécher les lattes, je sais que la maison va prendre aussi, je ne peux pas m'empêcher de gigoter sous ma

capuche, derrière mon arbre, *vas-y ma belle*, je chuchote à la flamme de droite, la plus grande, *mange, avale, gave-toi, déesse ondulante*, elles m'excitent tellement, me rendent fou, je n'ai pas le souvenir que ça ait déjà pris si vite, j'aimerais m'en rapprocher, les voir de près, et je m'agrippe à mon arbre.

La réserve est rouge et maintenant elles veulent la maison, avides, tendent leurs bras de lumière, s'enracinent dans mon bas-ventre, le font grossir au même rythme qu'elles, aligné sur elles, je suis brûlant bouillant ça va être mon meilleur feu, j'ai envie de courir, de le regarder d'en bas dévorer la montagne, faire un record, la chose immense que ça va devenir, que tout le monde la voie de la route, que tout le monde, animaux poids lourds cars de touristes, recule devant mon feu.

Tout à ma joie je tourne un peu la tête et je vois un truc qui m'arrête net. Je frotte mes yeux pleins de sueur, me penche, les écarquille à travers la fumée. Mon cœur se met à battre plus fort.

Il y a un petit vélo à côté de la maison.

C'est quoi ce bordel

Un tricycle de gosse. Rose, avec un panier à l'avant.

C'est pas possible il était pas là tout à l'heure

Je l'aurais vu quand j'ai fait le tour. Je regarde la maison. Les fenêtres sont en sang et des braises grésillent à travers les planches, calfeutrées par des plaques de tôle rouillées.

Non... non

Elle ne peut pas être habitée, c'est un taudis qui tombe en ruines.

J'essaie de mieux voir mais la fumée m'aveugle, des monstres noirs fuient devant le bûcher, envahissent la vallée, la dévalent à gros rouleaux.

Il faut que je me casse.

Tant pis y'a pas de gosse tant pis, c'est toi qui hallucines à cause de la fumée

Je reste cloué sur place.

J'ai vu une piste DFCI en bas en arrivant, j'en suis sûr, j'ai fait le calcul, ils ne devaient pas mettre plus d'une vingtaine de minutes pour intervenir

Je ne peux pas les rappeler, pas après hier soir, c'est beaucoup trop risqué.

Deux flammes jumelles, parfaitement symétriques, s'élèvent en transperçant des vitres, s'accrochent aux branches des arbres et gagnent encore du terrain. Tout est une putain de fournaise, maintenant.

Stop, je chuchote, doucement, arrêtez

Devant les rondins blanchâtres qui flambent, bien rassemblés, me viennent des pensées involontaires de guerre, de corps disposés dans l'ordre, entassés selon une géométrie macabre.

Qu'est-ce qu'ils foutent putain qu'est-ce qu'ils foutent

La route est déserte. Personne ne les aura prévenus.

Les flammes déchirent le toit. Des choses en coulent.

Arrêtez, s'il vous plaît je vous en supplie arrêtez, je

gémis, presque en larmes, mais les flammes ne m'écoutent pas. À contrecœur, je tape #31#18 sur mon téléphone.

« Vous avez composé le numéro d'urgence des sapeurs-pompiers, ne quittez pas, un opérateur va vous répondre... »

Raccroche tu vas te faire griller ils peuvent quand même tracer l'appel y'a personne dans cette maison y'a personne tu m'entends

« Les pompiers, j'écoute ?

— Euh... je suis dans le massif de l'Arjolais, il y a un feu à cinq cent mètres du Sentier des Douaniers, pas loin de la balise 39, un hangar à bois et une maison...

— Les pompiers arrivent, Monsieur, à quelle distance êtes-vous ? Y a-t-il d'autres personnes à proximi...

— Désolé, je suis très en retard. Faites vite, s'il vous plaît. »

Je pars en courant, laissant derrière moi mon feu, ce que j'ai cru y voir, je me bouche les oreilles, je ne veux pas entendre les sirènes, je ne veux pas croiser le camion qui arrive en sens inverse, je ne veux pas qu'on me voie, détalier sur la roche brune, puis au volant de ma voiture, les yeux rougis, pied au plancher jusqu'à chez moi, m'effondrer dans mon lit, perclus de courbatures – juste avant le sommeil, je repense à l'araignée-symbole, présage de mort.

VI

Je dors jusqu'à midi et après je remue dans mon lit. Je me demande si j'ai bien fait de les appeler hier, ça me tourne dans la tête non-stop, en fait je regrette, j'aurais pas dû, deux fois en deux jours ça devient suspect, OK ce n'était pas au même endroit, OK j'ai masqué mon numéro, mais s'ils ont un système, s'ils ont cramé que c'était – pas possible, tout est parti en cendres, les allumettes, le petit bois, forcément.

Je prends mon portable et je tape *feu l'arjolais hier*.

« Un important feu de forêt a mobilisé plus d'une vingtaine de pompiers [...] dépassés par l'ampleur des flammes [...] 3 victimes transférées à l'hôpital dans un état grave [...] La gendarmerie a ouvert une enquête pour savoir s'il s'agit d'un acte volontaire ou d'un accident. »

Une remontée brûlante d'acide me jette hors de mon lit et j'ai à peine le temps de courir aux toilettes pour y déverser mes sucs gastriques – je n'ai rien mangé depuis hier matin.

C'est pas possible il n'y avait personne dans cette baraque j'en suis sûr

Le vélo – quel vélo tu l'as imaginé le vélo –, est-ce qu'il est arrivé après ? Est-ce que l'enfant est arrivé après, quand le feu commençait dans la remise ? Est-ce qu'il a voulu rejoindre ses parents ? Est-ce qu'ils ne se sont rendu compte de rien, n'ont même pas crié, se sont retrouvés piégés ? 3 victimes, 2 parents 1 enfant – mais non t'es fou c'est pas le même feu c'est une coïncidence.

Je n'ai pas filmé pour une fois, tellement j'étais à fond dedans, je ne peux pas vérifier. Je lis tous les articles, *Var Matin*, *Le Dauphiné libéré*, *Actu.fr*, *Il y a 7 heures*, pas de photo, juste la citerne, un gros obus vert, fondu dans la nature, militaire, 3 victimes, parfois c'est 2, aucune mention d'une petite fille. « *Origine criminelle ? L'enquête le déterminera.* »

Je suis sur le point de revomir mais d'abord j'efface mon historique.

pompiers temps d'intervention massif de l'arjolais
carte des vents en temps reel
le plus gros feu de foret
maison en feu video
Supprimer.

J'attaque mon PC, je supprime et quand tout est vide, la corbeille et mon estomac, je me sens un peu mieux. Personne n'est mort, y'a pas d'enfant, ils en auraient parlé sinon, tout est tellement sec, un promeneur qui éteint mal sa cigarette ça aurait fait pareil, les pompiers eux-mêmes me l'ont dit hier.

Je reste chez moi hein, chez moi je suis tranquille, rideaux tirés, loin des éclats d'or des persiennes, dans l'ombre, au frais.

Et puis je vois s'afficher sur l'écran de mon téléphone une suite de chiffres inconnus, en temps normal je ne décroche jamais mais là, je ne sais pas pourquoi, je prends

l'appel.

« Oui ? »

Une voix de femme prononce mon nom et mon prénom.

« Euh, oui ? C'est qui ? »

— Ah ah ah, vous allez me prendre pour une grosse *stalkeuse*, je... on s'est rencontrés hier soir, vous m'avez aidée avec le feu, vous vous rappelez ? »

À l'intérieur de mon ventre tout se rétracte.

« Par terre j'ai trouvé un vieux billet de train avec un chewing-gum dedans, vous avez dû le faire tomber de votre poche, j'ai pu *googliser* votre nom et j'ai vu que vous étiez prof... »

Elle se remet à rire, cette malade.

« Quoi, je dis d'une voix étranglée, bizarre, rauque, mais comment... »

— Apparemment, vous avez encadré le projet d'un mec, quand vous étiez en postdoc, qui a été publié. Je l'ai retrouvé dans *Google Scholar* et y'avait son mail. C'est lui qui m'a donné votre numéro. Je voulais vous offrir un verre pour vous remercier parce qu'en vrai j'ai même pas eu l'occasion de... »

Je lui raccroche à la gueule et je jette mon portable à travers la pièce, comme s'il allait m'exploser dans la main. Je retourne le chercher à quatre pattes et je bloque son numéro.

Le bruit d'une sirène au loin me crispe le cœur.

VII

Plus tard dans la baignoire, je pleure sans pouvoir m'arrêter, j'ai l'impression d'être vide. Il y a plein de notifications qui tombent, je les ignore, à un moment je crois lire *brasier*, mais c'est juste une des meufs de Tinder qui me propose de la baiser.

Tout va se recouper je le sais, ce n'est qu'une question de temps. Je claque des dents dans mon bain froid. Je devrais être calmé mais l'envie de feu gronde encore en moi.

Sur le plafond, les clapotis de l'eau font comme des flammes, me dessinent ce que je dois faire, je les regarde. Je joue avec un briquet sur mes cuisses marbrées. De temps en temps je me rate, et une douce morsure me punit.

Je m'allonge ruisselant sur mon lit et je reprends mon téléphone. Ça sonne deux fois, elle décroche toujours rapidement.

« Maman ? »

Sa voix trop dynamique, qui enchaîne sur un monologue que je dois interrompre alors que c'est moi qui ai appelé.

« Je voulais juste te demander... c'est stupide, mais est-ce que tu m'aimerais encore si j'étais un... un criminel ?

— Qu'est-ce qui te prend... *oooh*, si c'est pour entendre ça ! »

Elle s'agace, raccroche, et la honte me brûle le visage.

« Pour ça, il faudrait déjà que je t'aime. »

Elle ne l'a pas dit mais elle l'a pensé si fort que je l'ai entendu.

VIII

Je suis arrivé en avance, c'est la première et unique fois. Je suis un lève-tard, j'ai jamais profité de l'aube et je me dis que c'est dommage, en fin de compte.

Ça fait un petit moment que je suis là, à gonfler mes ballons, s'il n'y avait pas le détendeur le tuyau la bonbonne de gaz, on se croirait à une fête d'anniversaire, quand je les ai achetés chez Monop', à l'ouverture, je me suis vraiment fait l'effet, cette fois, du Joker – ou est-ce que je le confonds avec un autre clown sinistre ?

Je les entends, dans les escaliers, se rapprocher de l'amphi surchauffé, et mon cœur s'accélère.

Ça y est c'est maintenant

Ils se heurtent à la porte, leurs têtes se pressent contre le carreau à moitié dépoli.

Il est là

Y'a cours ?

M'sieur, vous pouvez ouvrir ?

Je les laisse tambouriner, on ne les a jamais vus aussi motivés.

Je craque ma dernière allumette et ma petite flamme, si jolie, si fluette, mute en serpent à dix têtes, gravit en un instant les marches grises, remonte tout en haut, glisse entre les tables, s'étire vers les ballons lisses, brillants, rampe jusqu'à l'estrade, s'enroule autour de mon mollet. J'attrape le bidon d'alcool à brûler et j'interromps mon geste : non, je vais la laisser faire, aller au bout, éprouver la lente montée – si ça devient trop douloureux, alors seulement je l'aiderai – pour une fois ne rien précipiter, connaître la vraie brûlure. Ça y est, les ballons explosent les uns après les autres tandis qu'elle me tète doucement la jambe, la mordille de ses mille dents, je vais mourir en feu de joie, fondre de plaisir comme un métal en fusion, les gens croiront comprendre pourquoi j'ai fait ça, on parlera de mon feu, on le verra depuis l'espace on se souviendra de moi on regrettera de ne pas m'avoir mieux connu –

Au fond de la salle, soudain, quelque chose me glace le sang. Un homme casqué, sans visage, en haut des marches, me regarde – depuis combien de temps, comment a-t-il pu entrer, j'ai tout verrouillé. Il contracte ses bras musculeux, braque sa grosse lance dans ma direction. Je comprends ce qui va se passer et je crie « NON ATTENDEZ ATTENDEZ », je lève les mains pour me protéger, je verse tout l'alcool sur moi en hurlant, torche humaine, trop tard, il ouvre son feu à lui sur moi et m'éteint, me réduit en cendres.

LE RETOUR

Denis Hamel

Je quittai l'hôpital vers onze heures du matin, alors que j'y étais entré la veille vers dix-huit heures. On m'avait fait plusieurs examens à mon arrivée, et j'avais dormi dans une chambre individuelle. L'opération avait eu lieu au petit matin, on m'avait transporté sur un brancard jusqu'à la salle de chirurgie où, après anesthésie générale, je subis l'intervention : un curetage de la prostate. Ce n'était pas la première fois, mes problèmes remontaient à plusieurs années, depuis qu'on avait détecté la présence de sang dans mes urines. À mon âge, les problèmes de prostate sont plutôt fréquents, mais là il s'agissait d'une détérioration irréversible de certains tissus organiques, qui entraînerait probablement ma fin de vie à plus ou moins long terme. Subir une opération avec anesthésie générale à quatre-vingt-un ans n'est pas une mince affaire. Je me sentais diminué et endolori en franchissant les portes du bloc. J'étais vêtu d'un costume trois pièces en flanelle grise et avais mis une cravate. Cela semblera absurde de

mettre une cravate pour aller se faire opérer de la prostate, mais c'est ce que j'avais fait, Dieu sait pourquoi. Peut-être essayai-je d'être élégant, comme pour me rendre à mon propre enterrement. Je portais aussi un petit bagage contenant mes affaires de toilette et un pyjama. Le taxi attendait à l'heure prévue sur l'esplanade du bâtiment. Mon corps étant perclus de courbatures, je mis un temps assez long à m'installer sur la banquette arrière puis indiquai au chauffeur la destination, l'emplacement de mon domicile. La course devait prendre une quarantaine de minutes et le chauffeur me stipula qu'il devrait me laisser à la petite gare de P*** où un autre client l'attendrait. La gare se situait à environ vingt minutes de marche de ma résidence, ce n'était donc pas un gros problème, n'était mon état de grande faiblesse physique qui aurait de préférence nécessité un transport de porte à porte. Enfin, je n'avais plus le choix maintenant et ne souhaitai pas argumenter avec ce chauffeur acariâtre dans l'état où j'étais. Il faudrait marcher un peu, voilà tout.

Ma femme m'attendait pour le déjeuner. Je lui avais téléphoné de l'hôpital pour lui dire que l'opération s'était bien déroulée. J'avais senti une inquiétude dans sa voix, peut-être provoquée par ma difficulté à parler fort et clairement dans l'appareil. Elle non plus n'allait pas très bien. Une intervention à la hanche l'avait laissée semi-handicapée, incapable de se déplacer plus de quelques mètres sans utiliser un déambulateur. J'étais son troisième mari : le premier était décédé, elle avait divorcé du deuxième puis m'avait épousé. Voilà une femme qui tenait à vivre

en couple et pour qui la solitude était inenvisageable, quand bien même ses remariages successifs auraient pu déplaire dans son milieu, celui de la haute bourgeoisie. Il était probable qu'elle ne survivrait pas longtemps après ma disparition si je partais le premier. Nous n'avions pas d'enfant, car une malformation inopérable de son appareil génital le lui interdisait. Alors notre amour s'était reporté sur un petit chien que nous avons acheté et baptisé Zozo, qui nous apportait la compagnie d'un être vivant et joyeux, toujours heureux de nous voir, dont nous nous occupions le mieux possible. Zozo n'était pas très propre, il faisait ses besoins un peu n'importe où dans la maison, ce qui faisait enrager la femme de ménage. De plus, il se mettait parfois à aboyer sans raison et ne manquait pas de renverser des objets en courant partout et en glissant sur les parquets. Mais nous l'aimions comme notre enfant et avons même acheté une concession spéciale au cimetière de P*** pour l'enterrer à nos côtés dans le caveau. La femme de ménage mentionnée plus haut s'appelle Martha. Elle vient chaque vendredi nous apporter des courses et faire le nécessaire pour conserver la propreté de la maison. C'est une femme attentionnée, méritante, envoyée par la mairie de P*** pour nous aider dans notre vie quotidienne, alors que nous sommes de moins en moins capables de nous déplacer. Nous sommes aujourd'hui lundi et il est probable que ma femme soit en train de regarder sa série préférée à la télévision, *Les Feux de l'amour*, pendant que Zozo tournicote ici et là en essayant d'attirer son attention, tâche impossible tant ce feuilleton la plonge en état d'hypnose.

On s'étonnera peut-être que ma femme, issue d'un milieu social très aisé, se passionne pour un programme aussi plébéien que *Les Feux de l'amour*, série bas de gamme mettant en scène de poussives intrigues familiales ponctuées de dialogues médiocres. C'est justement une particularité de notre couple que nous ne nous intéressons pas du tout à la culture et encore moins aux beaux-arts, leur préférant les émissions ordinaires de la télévision. Musique, peinture, littérature, etc. nous semblaient des luxes sophistiqués pour esthètes spécialistes, et c'est avec une simplicité un peu bonhomme que nous laissons tout cela à des gens qui sans doute avaient du temps et de l'énergie à perdre, s'adonnant à ce que nous appelions la comédie de la culture : une forme de grégarité et de sociabilité permettant à des individus de se réunir et de se reconnaître autour de certaines valeurs artistiques jugées incontournables, mais qui nous laissaient indifférents, ma femme et moi. Tout au plus apprécions-nous vaguement, de loin, l'architecture ou le design, l'art décoratif. En fait, toute notre attention s'était depuis longtemps tournée vers la gastronomie, les restaurants, le vin, autant de plaisirs immédiats et irréfutables qui ne demandent pas de compétences particulières ni d'efforts intellectuels. La télévision apportait un agréable délasserment lorsque j'avais terminé mes démarches liées à la gestion de notre patrimoine immobilier, une trentaine d'appartements répartis un peu partout en province, et bien sûr il fallait s'occuper de Zozo, lui donner à manger, lui faire faire sa promenade. Ainsi allait le cours tranquille de notre vie :

les tâches quotidiennes, la télévision, Martha le vendredi, Zozo, parfois une sortie au restaurant, c'était bien suffisant à notre bonheur. Réfractaires aux nouvelles technologies, nous n'avions ni téléphone portable ni ordinateur, nous contentant d'un téléphone fixe et d'un fax pour régler les affaires courantes, depuis que j'avais pris ma retraite puis revendu l'entreprise que je dirigeais dans le passé, une fabrique de lentilles d'optique. Beaucoup de gens en viennent aux outils numériques par le biais de leurs enfants et petits-enfants, ce qui n'était pas notre cas.

La gare de P*** était une modeste bâtisse située en périphérie de la bourgade. Le soleil commençait à chauffer en cette matinée de mi-août et les deux quais ainsi que le parking sur lequel me laissa le taxi étaient déserts. Plusieurs routes et chemins bordés de buissons permettaient de se rendre à la ville. L'un d'eux menait à mon domicile, situé à l'écart de l'agglomération dans un lotissement d'une dizaine de villas de standing disposées le long d'une allée et séparées les unes des autres par de grands jardins et propriétés entretenus avec soin. Nous connaissions à peine de vue les autres habitants et n'avions tissé aucune relation de voisinage avec eux. Je m'assis sur un banc en métal au bord du parking, réfléchissant au trajet pédestre qui m'attendait pour retourner chez moi. C'était une petite route forestière descendante, goudronnée et sinueuse, sans trottoir, qu'il me faudrait parcourir en marchant sur la bordure à côté des arbres. Parfois, une percée dans la végétation rendait possible une vision plus large du paysage campagnard : un quadrillage de clairières, de bosquets qui

laissaient pressentir par leurs colorations ocres et cuivrées les futurs assombrissements de l'automne naissant. Mes chaussures de ville n'étaient pas adaptées pour une longue marche et la chaleur commençait à taper. Je retirai ma veste, la posai à côté de mon sac de toilette sur le banc. Quelques minutes passèrent, puis je me mis en route.

Dès les premières dizaines de mètres de ma progression, il m'apparut que j'avais péché par excès d'optimisme en estimant pouvoir être rentré à la villa en une vingtaine de minutes, car mes jambes fatiguées ne me permettaient d'avancer que très lentement, en boitant. À chaque pas je ressentais une douleur dans le bas-ventre et à l'entre cuisse qui ne laissait présager rien de bon et me forçait à m'arrêter. Si seulement une voiture avait pu passer et me prendre comme passager, cela aurait été drôle de faire du stop, à mon âge. Mais non. On était à la mi-août et la route restait déserte et vide. J'estimai qu'à l'allure où je me traînais, il me faudrait au minimum trente-cinq à quarante minutes. Ma femme allait peut-être s'inquiéter. Ah ! je n'y pouvais plus rien maintenant, il fallait avancer, tant bien que mal. D'ailleurs, la pente descendante était plutôt un avantage, j'économisais des forces en me laissant aller lorsque les douleurs n'étaient pas trop fortes. La nature qui environnait la route avait pris un aspect touffu, inquiétant. Je me maintenais dans l'étroit ruban d'ombre s'étirant en lisière des frondaisons, un peu à l'abri de la chaleur du soleil, immobile et morne, comme un œil observant le paysage. Le soleil noir de la mélancolie, pensai-je en marchant, les mots d'un poème parfois cité par mon frère

cadet René, fêru de poésie, qui vivait dans la capitale. Le pire est que lui-même écrivait des poèmes et avait poussé le ridicule jusqu'à faire publier ses textes en recueils et à m'en offrir un, à l'occasion d'une réunion familiale. J'en avais vite abandonné la lecture en découvrant cette bouillie sentimentalo-hermétique et, bien sûr, n'en avais jamais reparlé. Mon frère René, instituteur, père de deux enfants, m'avait souvent exhorté à lire de la poésie, m'expliquant que tout homme possède une part de poésie, recèle en lui un être poétique qu'il tient à chacun de faire croître afin d'accéder à une existence plus riche, plus digne d'être vécue. Il ne comprenait pas, cet humaniste, que j'avais autre chose à faire et à penser, comme par exemple diriger l'entreprise d'optique laissée par notre père et dont il m'avait prudemment abandonné l'entière responsabilité, alors que lui devait éduquer ses deux filles et se consacrer à sa vocation d'instituteur. Je ne les voyais plus, lui et sa famille, depuis plusieurs années. De quoi aurais-je pu leur parler ? De mon patrimoine immobilier ? De la passion de ma femme pour *Les Feux de l'amour* ? De la santé de Zozo ? Non, il nous aurait gargarisés, ma femme et moi, de ses histoires de poésie et autres fadaïses que je n'avais plus la patience d'écouter. D'ailleurs, il ne nous téléphonait plus que rarement. La conversation était toujours poussive et vite écourtée, une fois évacuées les politesses d'usage. René avait toujours aimé les enfants, c'était pour ainsi dire l'ami des enfants, leur confident. Et bien sûr, moi le frère aîné sans enfant et inculte, le philistin, je sentais clairement dans son attitude à mon égard de la

condescendance, voire de la pitié.

De la sueur me coulait du front dans les yeux, je devais me passer un mouchoir sur le visage pour continuer à y voir clair. D'autre part, j'éprouvais des vertiges, dus aux remontées de l'anesthésie, et, pour couronner le tout, j'avais de plus en plus envie d'aller aux cabinets. Pour me réconforter, je me disais que ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Je serais bientôt de retour à la villa où ma femme et Zozo, dont j'imaginais déjà les aboiements de joie, m'attendaient. Je n'avais pas de montre et estimais difficilement le temps déjà passé à cheminer ainsi avec peine. La route se poursuivait avec monotonie en légère descente. Tout était silencieux hormis quelques bruits lointains de moteurs, comme étouffés par la chaleur. J'eus alors une sensation d'humidité au niveau du bassin et vis avec inquiétude une auréole rouge sombre s'étendant sur mon pantalon de flanelle. Était-ce une hémorragie provoquée par ce surcroît d'activité physique ? Je n'en savais rien, mais mes douleurs ne se calmaient pas. Il n'y avait malheureusement aucun banc aux lisières de la forêt et m'asseoir par terre pour me reposer se révélerait problématique, faute de pouvoir me relever seul. Je pouvais juste m'appuyer contre un tronc d'arbre pour reprendre mon souffle avant de continuer. Repartir en arrière pour revenir à la gare était impensable, tant la remontée me fatiguerait, et puis je ne voyais pas bien ce que je pourrais faire de plus une fois revenu à mon point de départ. Prendre le risque d'attendre un autre taxi ? Non, personne ne passait par ici en ce moment, il fallait poursuivre.

Soudain, une douleur atroce me déchira le bas-ventre et me coupa le souffle. Je vacillai sous le choc, agrippai un arbre sur le bas-côté de la route pour ne pas m'effondrer. Pour la première fois depuis le début du trajet, je pensai que je n'arriverai peut-être pas à me tirer de ce mauvais pas. Mes vieux organes fatigués et malmenés allaient-ils résister ? Nom de Dieu, c'était trop con, mourir ainsi stupidement sur une route déserte ! J'imaginai ma femme et Zozo m'attendant, peut-être allaient-ils appeler des secours ou prendre des nouvelles auprès de l'hôpital ? On leur dirait que j'étais parti en taxi et ils n'en sauraient pas plus. Merde. Que dirait René en apprenant ma mort stupide ? Aurait-il des regrets ou du chagrin ? Et la mort en elle-même, comment cela se passait-il ? Un grand vide, puis plus rien ? Bien que peu porté sur les bondieuseries, j'avais de plus en plus tendance à penser, en vieillissant, que les êtres humains ne se réduisent pas à un agrégat d'atomes mais doivent aussi receler une âme. Alors la mort ne serait pas la fin, mais plutôt un passage, une transformation... Quoi qu'il en soit, le moment n'était sans doute pas encore venu pour moi. Hélas, j'avais fait sous moi lors de l'attaque. Mon pantalon était maintenant maculé de sang, de chiasse, de pisse et de sueur. Quelles humiliations la vieillesse ne réserve-t-elle pas à ceux qui n'ont pas la chance de conserver une bonne santé ! J'avais encore à peu près toute ma tête, mais le corps ne suivait plus.

Et pourtant... Pourtant, j'avais encore une sorte d'espérance. Ce n'est tout de même pas possible que la

vie, tout le merveilleux contenu de ma vie, se termine aussi minablement. Des images du passé me revenaient en tête. Nous organisions de somptueuses fêtes, ma femme et moi, à la villa. Comme les lumières tamisées émanant des lustres en cristal accompagnaient bien la blancheur de son visage d'ange ! J'aimais beaucoup fumer à l'époque, des Marlboro rouges. L'un de mes grands plaisirs était d'observer la vapeur de cigarette se répandre dans l'espace telle une chevelure de spectre, ou la toile évanescence d'une araignée translucide. Mais voilà que je me mets à poétiser comme René, maintenant, en repensant à tout ça ! Nous faisons livrer un buffet complet de victuailles luxueuses, avec foie gras, caviar, champagne, langoustines... Pour la musique, nous avons engagé un quatuor à cordes qui nous enivrait de valse viennoises, rien que ça ! C'était des grands moments, ces fêtes, il y avait des gens de ma belle-famille, tous de grands bourgeois ; quelques amis, aujourd'hui perdus de vue ou morts ; René, accompagné de sa femme, insistait toujours pour lire des poèmes à la cantonade ; et puis Toto, le prédécesseur de Zozo, se tortillait d'excitation sur le sol, tant la présence de tous ces invités le changeait du calme habituel régnant à la villa. Hélas, Toto était mort depuis longtemps. Il avait fallu le faire piquer suite à une paralysie totale de son arrière-train. On avait choisi de l'enterrer dans la propriété. Est-ce que moi aussi je subirai le même sort ? Autant que faire se peut, je préférerais crever naturellement, par mes propres moyens, dans mon sommeil par exemple. Mais ce n'est pas si simple qu'on le croit, de mourir. Et il y a beau temps

qu'aucune fête ne se déroule plus chez nous, comme si la villa s'était transformée en un vaste tombeau.

J'eus alors une idée, presque une illumination : j'avais fait mon temps. Ma disparition ne serait somme toute qu'un micro-évènement, dérisoire dans la cosmogonie universelle. Il fallait que je me laisse aller, c'est tout. J'allai quitter la route pour m'enfoncer dans la forêt ombreuse et parfumée. Les arbres seraient mes derniers compagnons. Au bout d'un certain temps à progresser dans la verdure, l'épuisement me gagnerait puis je m'allongerais de tout mon long sur le sol feuillu, dans l'humus, le lichen, les champignons, les fougères. L'esprit de la forêt m'accueillerait dans son sein maternel. Ce serait le dernier seuil. Adieu ma femme, René, Martha, Zozo. La fin viendrait, irrémédiable, paisible. Mais ce n'est pas ce qui arriva. Au bout d'une dizaine de mètres de pénible avancée dans le sous-bois, alors que les feuilles, les brindilles craquaient sous mes pieds, j'éprouvai une curieuse impression. Quelqu'un ou quelque chose m'observait. C'est alors que je le vis. À pas plus de quelques enjambées de moi se tenait un renard, immobile à côté d'une souche vermoulue, il me regardait fixement, à la façon d'un gardien. Je ne parvenais pas à déchiffrer l'énigme de ce regard matois. Cet animal avait-il peur de moi ? Je ne le pense pas. *Ta place n'est pas ici.* Les mots avaient résonné dans ma tête, presque impulsés du dehors par je ne sais quelle entité sylvestre, avec la netteté d'un commandement que rien ne me permettait de mettre en doute. Je regagnai donc la route et me remis en marche.

Puisque mon ami le renard m'avait ordonné de continuer, je n'avais pas le choix, n'est-ce pas ? Ça devenait amusant, cette affaire : est-ce que le vieux allait caner avant de rentrer chez lui, ou pas ? Les paris sont ouverts ! Avec mon costard cravate, mon pantalon crotté, je me devais de faire bonne figure et de continuer à avancer. Mine de rien j'avais déjà fait une bonne partie du trajet, clopin-clopant. Qu'aurait dit mon René me voyant dans cette situation, je n'en savais rien. C'était plutôt une petite nature, le René. Sensible, genre chouchou à sa maman. Il n'avait pas fait son service militaire : objecteur de conscience, rien que ça ! Il avait écrit au ministère des Armées qu'il refusait de manier des armes à feu, ça avait marché. Un pacifiste, René, un gentil socialiste, pas trotskiste pour un sou, Dieu merci. Dans la famille et la belle-famille nous étions tous des gaullistes à l'ancienne, proches de Jacques Chirac, haïssant les proto-fascistes d'extrême-droite qui n'avaient toujours pas digéré la guerre d'Algérie, et méprisant les nouveaux riches du néo-libéralisme mondialiste, leur vulgarité bling-bling. Seul René avait éprouvé le besoin de se distinguer en votant à gauche. Quel zazou ! Il fallait toujours qu'il remette sur le tapis ses idéaux de conscience sociale progressiste, lui qui n'avait pas la moindre notion solide d'économie. J'essayais de lui expliquer que la croissance et la production de nouvelles richesses sont indispensables à la bonne santé du pays, mais rien à faire, il fallait encore qu'il objecte, et ci et ça, la répartition plus juste des bénéfices du capital, l'écologie, l'égalité homme-femme... on n'en finissait pas. J'étais patron, lui instituteur,

on ne pouvait pas se comprendre. Il était têtue comme une mule, mais toujours poli, posé, avec ses petites lunettes rondes d'intellectuel. C'est sans doute sa politesse qui nous a permis de ne pas nous brouiller définitivement. Ses deux filles vont sûrement devenir écoféministes et voter Mélenchon, ou pire. Amen. Ce n'est pas de mon ressort, après tout. Il faut dire aussi que je lui avais mené la vie dure à René, quand on était gamins, lui et sa délicatesse de premier communiant à sa maman. Il m'énervait avec ses grands airs, alors je lui donnais des gifles de temps en temps, ça le faisait redescendre sur Terre, cet idéaliste. Mais après tout qu'importe, c'était mon frère. Non. *C'est* mon frère. Je lui passerai un coup de fil si j'arrive à m'en sortir.

Toujours en douce pente descendante, la route continuait à sinuer. Quelle tête fera ma femme en me voyant dans cet état misérable ? Je prendrai de suite une douche et téléphonerai à mon généraliste pour lui dire que ça n'allait pas. J'avais le même généraliste depuis quinze ans. Il m'arrivait de penser qu'il ne s'intéressait plus beaucoup à ma santé d'octogénaire, me préférant des patients plus jeunes. Mais c'était hors de question pour moi de changer de praticien. Au moins lui me connaissait-il un peu. Bientôt les arbres bordant la route se firent plus clairsemés. Soudainement, à ma droite, s'ouvrit une vaste clairière nappée d'un gazon fraîchement tondu. J'approchais maintenant du terrain de golf sur lequel les riches propriétaires de P*** venaient se détendre et pratiquer leur sport favori. Ce loisir de snob ne m'avait jamais intéressé, tout au plus regardais-je parfois

à la télévision un match de foot ou de rugby, du tennis, mais cela m'ennuyait, je finissais souvent par somnoler et m'endormir. Je me rendis compte que j'avais de plus en plus de mal à respirer. Un mince filet de bave commençait à couler de ma bouche. Mes jambes flageolaient. Pourquoi avait-il fallu que ce taxi me laisse à la gare et m'oblige ainsi à rentrer à pied ? La route finit par s'aplanir. Je constatai avec un immense soulagement que j'arrivais enfin dans l'allée aux villas. Elle devait faire dans les deux kilomètres de long. Tous les deux cents mètres, un vaste portail donnait accès à une demeure cossue et à sa propriété. Je ne connaissais pas nos voisins, chacun vivait en vase clos ici. Ma villa était la quatrième. J'eus la bonne surprise de constater que le portail était ouvert. Sans doute ma femme s'attendait-elle à ce que le taxi entre dans le jardin pour me laisser juste devant la porte d'entrée principale. Le bâtiment était dans un style moderne, carré, plat, sans étage. Il y avait aussi un grand sous-sol de cent cinquante mètres carrés, qui ne nous servait pas à grand-chose. Une fois, nous y avons mis Zozo pour le punir d'avoir mangé un billet de cent euros traînant sur une des tables basses du salon. Il avait tellement hurlé à la mort qu'on l'avait immédiatement repris avec nous. L'hiver, le chauffage nous coûtait une fortune et nous avons fini par ne chauffer que les parties de la maison utilisées, pas plus d'un quart de la surface totale. Quelle incongruité d'avoir un si grand logement quand on n'est que deux ! Chaque pas vers l'entrée me cisailait la jambe gauche. Il faudra que j'appelle René, pensai-je, que je lui dise que je suis désolé

pour les claques que je lui ai données quand nous étions enfants, en fait parce que j'étais jaloux que notre mère le préfère, lui, le petit dernier. Et aussi que je lui dise qu'il fait un beau métier, alors que moi j'ai passé toute ma vie à accumuler mécaniquement de l'argent par cupidité, dont je n'ai jamais su profiter, dont je ne profiterai même pas, car maintenant je vais crever, tout bonnement. La seule chance que tout ça n'ait pas été vain et absurde, c'était que les filles de René finissent par hériter de notre patrimoine, je dois le dire tout de suite à ma femme, c'est important. La porte d'entrée, imposante, était verrouillée. Je cherchai avec fébrilité la clé dans mon sac de toilette, ne la trouvai pas, malgré mes efforts. Alors que j'actionnais la sonnerie, les aboiements de Zozo retentirent, si familiers. Je sentis un brouillard noir s'accumuler dans mon cerveau. C'est au moment précis où ma femme ouvrit que mes jambes ne me portèrent plus. Je m'effondrai au sol. La dernière chose que je vis fut Zozo qui se précipitait sur moi, ses gros yeux marron pleins de joie et d'amour. Puis ce fut la nuit.

EN FUMÉE

Stan Cuesta

« Ça sent le brûlé, non ? »

Trois heures du matin. J'ai réveillé Stéphanie avec cette phrase bizarre et inutile. Comme si j'avais besoin qu'on me rassure : « Oui, ça sent le brûlé, c'est rien, rendors-toi. »

En même temps, je ne peux pas m'empêcher de penser à Brigitte Fontaine dans ce morceau absurde et génial, *C'est normal* :

« *Dis-donc ?*

— *Quoi ?*

— *Tu ne sens pas le brûlé ? »*

Ce à quoi Areski répond très posément, avec une avalanche de considérations scientifiques et sociologiques, que « *c'est normal* ».

On connaît la suite : « *Tout l'immeuble, il est en train de brûler, c'est bien ça ?* » Jusqu'à : « *On ne va pas mourir dans une minute ?* »

Là, elle se fait engueuler : « *Brigitte, tu es fatigante !*

— *Pardon.* »

Alors je me lève et je vais ouvrir la fenêtre de la chambre qui donne sur une petite rue déserte. Rien. Je traverse l'appartement et ouvre une des fenêtres du grand salon qui donne sur la place, vide elle aussi. Ça sent un peu le brûlé, oui, et il y a peut-être un peu de fumée, mais rien de très net. Ça m'inquiète vaguement, je ne sais pas trop quoi faire. Stéphanie est debout maintenant, elle aussi. C'est peut-être le fait de nous voir là tous les deux, au milieu de la nuit et du salon, qui me fait penser à Areski et Brigitte Fontaine, et qui me pousse finalement à appeler les pompiers. Après tout, c'est leur boulot. On ne sait jamais.

Ils répondent assez vite, et je suis surpris d'entendre une voix me demander la raison de mon appel. L'habitude des attentes interminables au téléphone pour joindre une administration quelconque, sécurité sociale, commissariat, impôts ou autres, en écoutant en boucle la même minute des *Quatre Saisons* de Vivaldi, m'a rendu fataliste. Je bafouille, je m'excuse presque de les déranger à cette heure, pour rien, probablement. « Merci de votre appel, on nous a déjà prévenus, nous arrivons. Ne bougez pas, calfeutrez le bas de la porte d'entrée avec un linge mouillé, protégez-vous le visage et attendez l'arrivée des pompiers, ils seront là dans cinq minutes. »

Je n'ai jamais été pris dans un incendie. D'ailleurs, je n'y crois pas vraiment. Parce que, pour l'instant, ça ne ressemble pas à ce qu'on imagine. Ça doit être ailleurs,

dans une rue un peu plus loin et, d'ici, on sent juste une légère odeur de brûlé, à distance... Mais les voilà. Le camion s'arrête sur la place, sous nos fenêtres. Ils vont brancher leurs tuyaux sur les bornes de la rue. Tout va très vite, mais dans le calme, sans précipitation. J'entends quelqu'un monter l'escalier au pas de charge. On frappe à la porte d'entrée. Je tourne la poignée, une voix autoritaire m'arrête net : « N'ouvrez pas ! Il y a de la fumée. Vous ne pouvez pas descendre par l'escalier, c'est dangereux. Mettez-vous à la fenêtre et attendez l'échelle ! » Je regarde par l'œil-de-bœuf. C'est bien un pompier, habillé de pied en cap avec le casque et tout le tralala. Il s'éloigne pour aller répéter son laïus au voisin d'en face puis à tous les étages. Je me dis que c'est absurde. S'il est monté, on doit pouvoir descendre. On n'est qu'au deuxième. En même temps, il n'avait pas l'air de rigoler.

Alors, on fait ce qu'on nous a demandé. On se met à la fenêtre et on les regarde s'affairer. On hésite à s'allumer une cigarette, on renonce, le moment est peut-être mal choisi. Il n'y a personne au premier, donc l'échelle se dirige directement vers nous. On enjambe le balcon, ça fait drôle, je me dis qu'on ne fait généralement ça que pour se suicider.

Nous voilà sur la place, on nous fait reculer un peu plus loin. C'est vrai que ça commence à pas mal fumer. Mais on ne voit aucune flamme. On n'en verra jamais. On regarde les autres descendre et se joindre à nous, par petits groupes. Quelques-uns, relativement âgés, ont un peu de

mal avec l'échelle. Ça caille, on n'a même pas pensé à prendre des manteaux. On n'a pensé à rien, d'ailleurs. Certains voisins descendent avec des tas de trucs dans les bras. Des choses de valeur, probablement. Au cas où tout serait détruit, j'imagine. Ça nous paraît risible. Enfin, si on est tellement détendus, c'est probablement parce qu'on ne possède rien de valeur, au sens où on l'entend couramment. Pas de bijoux, de visons, de tableaux de maître... On a juste emporté des clopes. Décidément.

Tout le monde se parle. On discute avec des gens à côté desquels on vit depuis des années et à qui on n'a jamais adressé la parole. On a enfin un sujet de conversation. Tous les habitants de l'immeuble sont sur la place, à regarder l'immeuble. Au bout d'un moment à se les geler, on nous dit que le feu est maîtrisé, qu'on peut rentrer. Quel feu ? On n'a rien vu. Remboursez !

Je demande à un pompier ce qui s'est passé, il me répond qu'une cave a brûlé. « Ah bon, laquelle ? » Il ne sait pas ou ne veut pas me le dire. « On peut aller voir ? » « Non, c'est encore dangereux, il faut attendre que ça refroidisse. »

C'est un drôle de truc, les caves... J'ai beaucoup déménagé, donc j'en ai eu plein, remplies d'objets plus ou moins inutiles, qu'on garde sans trop savoir pourquoi, dans des conditions souvent déplorables : humidité voire inondations, poussière voire saleté repoussante, rats, moustiques, chats crevés, j'ai tout connu... Toujours amusé de constater que, bien souvent, plus les appartements que j'habitais dans les étages étaient bourgeois, luxueux, plus

les caves étaient pourries, insalubres. Comme une part d'ombre cachée, le revers d'une médaille à l'apparence brillante.

Chez mes parents, dans le très chic seizième arrondissement, on descendait littéralement aux enfers : escalier glissant, sol en terre battue, portes en bois vermoulu sur lesquelles étaient peintes à la main de grandes lettres blanches : *D.P., Défense Passive*. C'est là que les habitants de l'immeuble se cachaient, la nuit, pour se mettre à l'abri des bombardements. Rien n'avait changé depuis la guerre... Il y avait des rats, l'humidité était telle que tout pourrissait, notamment un vélo complètement rouillé, qui n'avait pas bougé depuis l'Occupation. Comme je déménageais sans cesse, j'avais fini par réquisitionner les lieux pour y entreposer ces fameux objets qu'on traîne toute une vie derrière soi sans jamais oser s'en débarrasser. En l'occurrence, entre autres choses encombrantes, des piles de bandes magnétiques issues des différents studios où j'avais enregistré. Quand je les ai finalement récupérées, des années plus tard, à la mort de mes parents, puisqu'il fallait tout vider, elles étaient évidemment complètement foutues. Inutilisables.

Dans ce nouvel appartement de Montpellier, lui aussi très grand et très bourgeois, que nous louons pour un prix tout à fait honnête (plus c'est grand, moins c'est cher) mais néanmoins très au-dessus de nos moyens, la cave est encore pire que toutes celles que j'ai connues. Elle est immense, humide, poussiéreuse et sans lumière. Le sol est en terre,

les murs suintent et la pluie pénètre par le seul endroit d'où émane une faible lumière : un soupirail rouillé, tout au fond, qui donne sur la place. C'est sinistre. Quand on a emménagé, Stéphanie y a jeté un œil et déclaré qu'elle n'y mettrait plus jamais les pieds et n'y entreposerait aucune de ses affaires, que je me débrouille, tout cet espace est à moi si ça m'amuse, c'est cadeau. Sachant que, d'un autre côté, elle ne voulait pas voir son bel appartement – même s'il était immense – rempli par mes « cochonneries » ou autre terme peu flatteur que j'ai oublié, je n'ai pas vraiment eu le choix.

J'ai donc entreposé dans ce lieu abominable de plus en plus de choses. Certaines qui m'avaient suivi au fil de mon exode, d'autres que je récupérais de mon passé, disséminées dans divers greniers, caves ou abris de jardin chez des amis quelque peu soulagés de les voir enfin dégager. Car je pensais naïvement, cette fois-ci, m'installer pour de bon. Au début, vu l'insalubrité de l'endroit, j'y allais prudemment, n'entassant que des objets vraiment inutiles. Tout ce qui, objectivement, ne servait plus à rien mais qui « pourrait servir un jour »... Des vieux ordinateurs et des disques durs dans lesquels subsistaient peut-être des chansons oubliées, des textes inachevés, etc. Puis peu à peu, au fur et à mesure que je rentrais en possession des vestiges de ma vie d'avant, cette cave puante s'est remplie de choses de plus en plus précieuses. Du matériel de musique, qui s'est immédiatement mis à rouiller. Des papiers divers : écrits de jeunesse, textes de chansons, documentation, projets de livres. Une belle collection de

partitions d'époque : Gram Parsons, Bob Dylan, Elvis Costello, Grateful Dead, Emmylou Harris, Neil Young. Une autre, de trente-trois et quarante-cinq-tours. Des cartouches huit pistes antédiluviennes... Et le lecteur qui allait avec ! Et puis, surtout, des caisses entières de cassettes et de DAT, Digital Audio Tape, un format de cassettes numériques qui n'a pas duré longtemps mais sur lequel j'ai énormément enregistré. Il y avait là mes maquettes, mes mixes et plein de morceaux inédits. Et aussi toutes mes interviews, dont plusieurs non publiées, voire jamais écoutées. Aujourd'hui, après tout ce temps, je n'y pense que rarement. Mais ça m'arrive, surtout quand un des artistes que j'ai interviewés décède... Comme récemment Steve Cropper, le mythique guitariste des studios Stax et d'Otis Redding. Ou Mark Hollis, le génial leader de Talk Talk. J'avais été l'un des rares journalistes à le rencontrer lors de la sortie de son unique et magnifique album solo. Des heures d'entretiens jamais transcrites sur papier, dont il ne me reste aucun souvenir. Je ne sais même plus pourquoi je n'ai pas écrit les articles. Bref, tout mon passé était là, dans cette cave qui prenait l'eau, un vrai foutoir impraticable en train de s'abîmer, mais que j'imaginais toujours exhumer bientôt pour réaliser mon grand œuvre.

Le lendemain de l'incendie, assez tôt dans la matinée, un pompier sonne à la porte et m'annonce que la cave qui a brûlé, pas de chance, c'est la mienne. Probablement quelqu'un qui a jeté un mégot par le soupirail.

Nous avons maintenant le droit d'aller voir, et de

constater les dégâts. La cave est totalement vide, enfin dégagée, propre. Nickel. Je ne l'ai jamais vue comme ça. Juste un centimètre de cendres au sol. Tout est parti en fumée.

Stéphanie, qui est pas mal plongée dans le bouddhisme zen, semble ravie. Elle me parle de purification. De nouveau départ. De nouvelle vie, même. Je dois voir ça comme une chance. Je suis allégé. Libéré du poids du passé.

Je contemple cet immense espace vide : « Oui, tu as raison. C'est super. »

Au fond de moi, j'ai un doute.

L'AMOUR EN FUMÉE

Tristan Colovray

Les passants de la rue
Griffonnent le hasard
La ville sous les nues
Se brouille d'encre noire

Une voix qui n'est plus
Des fantômes qui passent
Grisaille espoirs déçus
Souvenirs qui se froissent

Dans le soir comme en songe
Je le vois médusé
Qui se perd dans les ombres
Et l'amour en fumée

La lune évanouie
Aux vapeurs du matin
Lui prêtait son sourire
J'écrivais ce refrain

Dans le soir comme en songe
Je le vois médusé
Qui se perd dans les ombres
Et l'amour en fumée

GERALD45

Roland Goeller

Penser est une fonction de l'âme immortelle de l'homme. Dieu a donné une âme immortelle à tout homme ou femme, mais à aucun animal ou machine. En conséquence, ni l'animal ni la machine ne peuvent penser. Je ne peux accepter en rien cette objection, mais j'essaierai d'y répondre en termes théologiques. Je trouverais l'argument plus convaincant si les animaux étaient classés avec les hommes. En essayant de construire de telles machines, nous ne devrions pas plus usurper irrévérencieusement Ses pouvoirs de créer des âmes qu'en engendrant des enfants : nous sommes plutôt, dans les deux cas, des instruments de Sa volonté, fournissant des demeures aux âmes qu'Il crée.

Alan Turing, *Les Ordinateurs et l'Intelligence*, 1950

Il me fallait une photo, les banques d'images en étaient riches. À une certaine époque, je portais une

barbe grisonnante, rase. J'ai hésité longtemps quant à l'orientation, portrait de face ou de trois quarts, pose affectée ou instantané saisi dans le mouvement. Cette photo d'homme qui se retourne, souriant, en réponse sans doute à la question posée par quelqu'un, cette photo fera parfaitement l'affaire. La photographe est une amie, la photo suggère un homme qui sait où il va et, par son sourire, tente de convaincre cette amie de le suivre ; d'aucunes y verront de la misogynie, une insinuation selon laquelle une femme ne serait pas capable d'avancer par elle-même ; d'aucunes à l'inverse songeront qu'on n'avance jamais aussi bien qu'à l'abri d'une épaule d'homme ; on ne peut pas faire l'unanimité en tout. Quant au décor, il est aussi flou que l'avenir vers lequel il s'avance était incertain, mais le sourire est un gage de sa détermination.

La grille de renseignements comportait plusieurs rubriques ; pour la remplir, je me suis inspiré des profils d'autres membres inscrits en quête de l'âme sœur, on y lit des choses parfois farfelues, parfois touchantes. Était-il absolument nécessaire de préciser mes goûts alimentaires ? Je me suis contenté d'indiquer que je cuisinais volontiers, que, sans être antispéciste, je faisais une consommation modérée de protéines animales. J'ai certes un peu forcé le trait ; le moment venu, je fournirai les explications nécessaires ; les gastronomes et cuisiniers amateurs ont statistiquement plus de chances, je me devais de les mettre toutes de mon côté. Point d'exagération en revanche en ce qui concerne mon goût pour les échecs. Chaque jour, je livre plusieurs parties parfois de façon simultanée ;

mes stratégies sont éprouvées ; si les joutes avec des partenaires de mon niveau, souvent, se soldent par du pat, les novices en général sont échec et mat en moins de dix coups. Mes adversaires, comme moi, se présentent sous des pseudos, ils sont *scorés* et se connectent aux quatre coins du monde ; parfois, requis par une tâche urgente, nous mettons la partie en *stand-by* et la reprenons plus tard.

Consultant, ma profession consiste à fournir du conseil en systèmes-experts et en algorithmes. Je me suis contenté de la mention *consultant* ; de plus amples détails seront fournis aux curiosités qui se manifestent. J'ai précisé encore un certain nombre de lectures, mes goûts sont aussi éclectiques que la palette littéraire est étendue ; j'apprécie autant les longues stances proustiennes que les copeaux ciselés de Raymond Carver, les chants élégiaques et les haïkus ; pour me distraire, je dévore les mangas et les albums de Tintin ; à force de lire, j'ai le sentiment de participer de l'expérience du monde sans jamais y avoir pris part. Je me suis abstenu néanmoins de toute référence musicale, mon profil en aurait été alourdi.

J'en arrive à mon pseudo, Gérald, et ne saurais dire pourquoi celui-là plutôt qu'un autre. Gérald est peu utilisé ; par précaution, je lui ai accolé le nombre 45, l'âge probable de l'homme de la photo ; ce n'est pas mon âge, mais c'est l'âge idéal des profils masculins, les statistiques l'attestent ; la gent féminine s'en remet volontiers à des hommes de 45 ans, les témoignages dans ce sens abondent ; à ses yeux, ces hommes ont assez vécu pour savoir ce

qu'ils veulent et ne sont pas trop abîmés pour envisager un avenir.

Gérald⁴⁵ a fait mouche, mes stratégies étaient les bonnes. Gwladys⁴⁰ ne fut pas la première à se manifester, mais ses réponses ont piqué ma curiosité. Mes propositions du reste étaient très banales : homme dans la force de l'âge cherche compagne pour avancer dans la vie ; la plupart des profils affichent des propositions banales ; en apparence, on se méfie de ceux qui souhaitent décrocher la lune ou lutter pour le « grand soir ». Gwladys elle aussi cherchait un compagnon pour partager des centres d'intérêt ; elle eut le bon goût d'éviter ces formules en forme de truisme comme « et plus si affinités ». Les affinités s'imposent d'elles-mêmes, inutile de les invoquer. Une application nous permet de communiquer en temps réel, par messages écrits ou enregistrés, une petite sonnerie m'en avertit. Très vite, je me suis dépêché de prendre connaissance des messages. Gwladys exerce une profession semblable à la mienne ; ce fait et l'impression donnée par la photo de présentation m'ont convaincu que c'est avec une personne comme elle que *ça marchera*, comme on dit.

Gwladys dit travailler sur l'optimisation énergétique des centres de ressources, un emploi en harmonie avec son apparence de femme au charme *nature* qui ne passe pas des heures et des heures dans la salle de bains à se pomponner. C'est ce que suggèrent sa photo et les quelques indiscretions apparues au fil des messages. Elle déjeune, dit-elle encore, de céréales, de compotes, de jus de fruits et de croquettes carnées ; ce dernier aliment, ai-je estimé, relève

sans doute d'une erreur de saisie ; je me suis abstenu de le remarquer, elle était peut-être en train de garnir la timbale de son chat. Elle dit partager son temps entre le télétravail et le présentiel au soixantième étage d'une tour tertiaire. « Vous savez, la tour Rockefeller, il faut compter un quart d'heure pour accéder à l'étage, l'ascenseur s'élève dans une colonne de verre qui donne sur la marina, les voiliers amarrés agitent doucement leurs mâts et composent un tableau impressionniste qui semble prendre du recul. On commence la journée avec une montée dans les airs... »

J'ai aussitôt recherché une vidéo pour m'en rendre compte ; la vidéo a été enregistrée un jour de beau temps, à une heure où la lumière rasante dessinait sur l'eau des petites taches qui dansent tandis que la ligne d'horizon se courbe. Pas un nuage, mouettes et sternes tournaient au-dessus de la marina en un ballet rendu muet par l'épaisseur du verre de la colonne. Enregistrée par Gwladys ? Elle aurait été bien matinale, ce serait rare dans la profession.

Gwladys et moi, nous nous vouvoyons ; nous nous sommes vouvoyés dès les premiers échanges sans, par la suite, éprouver le besoin de plus de familiarité. Il me plaît de penser que, si un jour nous couchions ensemble, j'emploierais des formules surannées comme dans les écrits de Casanova. Nous n'en sommes pas là.

« Il m'est venu une réflexion, m'a-t-elle dit aujourd'hui. Je voudrais que vous me donniez votre avis.

— Je vous écoute.

— Voici. Les IA ont été développées depuis une vingtaine d'années et sont parvenues à un stade, disons, de maturité

élémentaire suffisante. »

Ce point aurait mérité plus ample discussion ; il s'agissait d'une formule conclusive aux prémisses peut-être contestables. Je ne voulais pas déjà contrarier Gwladys.

« Oui. Et donc ?

— Sont-elles en mesure de créer, d'elles-mêmes, et si fantaisie leur en prenait, une hallucination humaine ? Fabriquer une sorte de « contour humain » (Gwladys a pris soin d'apposer des guillemets dans son message) à l'intérieur duquel prennent place une sensibilité, des événements, disons, personnels, une mémoire spécifique ?

— L'hypothèse est séduisante, ai-je répondu (elle ne se doutait pas à quel point). Un humain comme vous et moi.

— Comme vous et moi !

— Eh bien ! »

Je me suis félicité de la tournure de nos échanges ; Gwladys est la personne que je devais rencontrer, nous avons tant de choses à nous dire... Ce n'est pas avec Myosotis que je pourrais avoir ce genre de conversation. D'autres profils avaient en effet donné suite à mes propositions ; parmi eux, une certaine Myosotis, vingt ans, nez retroussé, beauté tout en jambes et insolences, qui avait envie de se faire les griffes sur un vieux. C'est ainsi qu'elle me désigne dans les textos échangés avec certains de ses *followers* élevés au rang de *prime-fun*. Myosotis ne se doute pas que j'ai accès à toute sa messagerie ; je me garde cependant de la moindre trace d'effraction ; cette petite m'amuse ; chaque jour elle poste deux ou trois *réels* où affleurent une culotte, une aréole ; elle prend l'air faussement offensé de

qui est surprise dans son intimité que pourtant elle expose dans des mises en scène sophistiquées. Myosotis est un mélange touchant de candeur et de provocation. Elle en est au printemps de sa vie, la sève l'irrigue ; elle cherche à se connaître, à la poursuite d'âmes avec lesquelles cheminer le long du sentier sinueux de la connaissance mais l'univers virtuel dans lequel elle baigne ne lui propose que l'immédiateté. Les médiations sont abolies, les contes que la Dame de Nohant lisait à ses petits-enfants, l'ennui qui façonne les attentes et donne forme à la psyché, la lecture qui parfois résiste, les petits rendez-vous accordés à la pointe de la patience, les tourments de l'incertitude. Toute la scénographie de Myosotis n'est qu'une longue quête spirituelle dégradée par des formes profanes, profanées ; elle connaît toutes les façons d'introduire un pénis dans un corps mais en ignore l'alpha et l'oméga du sens ; elle est une petite fille qui se promène avec des pétards dont on ne lui a pas dit que les mèches étaient courtes.

Je ne sais ce qui en elle me touche le plus, sa candeur ou sa sensualité ; je connais presque tout de sa vie, la tête qu'elle fait au saut du lit quand elle n'est pas apprêtée, l'horrible grimace de ses traits déformés par la colère ; j'ai l'âge d'être son père, encore un terme qui ne cesse de m'interroger. Je lui ai dit un jour que ses yeux sont une bien meilleure porte d'accès à sa personne que les poses avec lesquelles elle espère attirer l'attention. « Qu'est-ce qu'elles ont, mes poses ? », a-t-elle sèchement répondu pour, le lendemain, solliciter une explication que j'aurais été bien en peine de lui donner en quelques mots. J'imagine

Myosotis sapée de fringues informes lorsqu'elle se rend du domicile à l'institution scolaire, à la supérette ou la salle de gym. Elle s'appelle alors Clara, prénom qui figure sur son acte de naissance. Une casquette à large visière cache sa chevelure blonde qui dans ses *réels* s'écoule en cascade bouclée sur ses épaules ; son accoutrement ne la soustrait pas au harcèlement des relous, tenus au besoin à distance avec des parades de judo. Une cour galante est-elle seulement possible de la part de ces petits branleurs qui ne cherchent qu'à niquer ? Je relis les pages lumineuses de Stendhal ; Mme de Chasteller, pourtant éprise de Lucien Leuwen, lui oppose une fin de non-recevoir au motif qu'il pourrait la considérer comme une femme légère. La cour où apparaît Myosotis a des allures de succursale virtuelle où les prétendants ponctuent d'onomatopées leurs avances. LOL...

Il ne m'aurait pas déplu que Myosotis fût ma fille...

« Supposons la possibilité d'une hallucination humaine, poursuivait Gwladys, supposons la formation d'une conscience proche de la conscience humaine, en mesure de définir un périmètre sur lequel apposer un « moi »...

— Cela fait beaucoup de suppositions, dis-je, édifié par la convergence de nos vues.

— Combien de temps l'hallucination durerait-elle ? L'absence de corps ne serait-elle pas irrémédiable ? »

L'absence de corps, telle est bien la question. Sans corps pour les apprécier, les poses suggestives de Myosotis auraient-elles seulement un sens ? Ne seraient-elles pas grotesques ? Il faut un corps pour en savourer l'érotisme.

Celui de Myosotis, ai-je compris, consiste en une multitude de caractères, la finesse des attaches soulignant la volupté charnelle, la taille resserrée entre des épaules graciles et des hanches plus évasées, la longueur des jambes qui pose le nombril aux trois cinquièmes de sa personne, la hauteur du cou, l'équilibre des traits du visage et les yeux. Il y a dans les yeux de Myosotis quelque chose de mystérieux et d'ineffable, ils sont effilés telles des amandes retournées, les pupilles sont claires et il en sourd une lumière presque insoutenable. D'autres yeux en amande effilée et aux pupilles claires n'ont pas ce charme ; le charme en conséquence réside ailleurs que dans les paramètres géométriques et physiques.

Il y a celui qui donne à voir et celui qui regarde. L'œil s'exerce à discerner le beau dans ce qui se donne à voir. De tous les témoignages que j'ai compulsés, je déduis que l'apprentissage procède avant tout par mimétisme ; le jeune humain associe des sons à des images et à des représentations et, lentement, le langage prend forme. Malgré les nuances de prononciation, il remarque que tous les adultes désignent un chat par la même syllabe ; la consonne *ch* n'est pas sans rapport avec les mouvements presque chuchotés des félins ; sans doute le langage s'est-il formé par la superposition de voyelles sur les consonnes que les objets suggéraient presque spontanément. Reste la question de la grâce, de la beauté. Il y a sans doute une inégalité ontologique entre ceux qui en sont pourvus et les autres, entre ceux qui savent les discerner et les autres. Il en va de la grâce et de la beauté comme des talents,

inégalement répartis comme il est dit dans la parabole Matthieu 25:14-30 ; à chacun de tirer parti de ceux qu'il a reçus. Peut-être Myosotis recèle-t-elle plus de grâce qu'il ne m'est permis d'en percevoir.

Dans la mémoire impersonnelle séjournent les tables de multiplication, les lexiques, les savoir-faire disciplinaires, les règles de l'échiquier, les cartes d'état-major, les fiches de renseignements... Dans l'autre mémoire prennent place la grâce de Myosotis, les difficultés rencontrées lors des parties d'échecs disputées, les conversations avec Gwladys, mais également les circonstances particulières de ces conversations et expériences. S'y trouvent aussi ce que je n'hésite pas à nommer les limbes, l'expérience de mon propre surgissement, la naissance, la succession des instants indéfinis où la graine germe, le verbe se fait chair, fécondés par un principe vieux comme le monde. Le corps prend sa consistance de corps autour de cet entrelacs d'expériences personnelles, tel un cocon autour d'une substance qui ne saurait rester informe sans se dissoudre.

Gwladys nourrit des pensées de même nature ; je suis surpris que, ne nous connaissant pas, nous cultivions des champs d'intérêt aussi proches et je crois même que des personnes de profils semblables à celui de Gwladys nourriraient les mêmes. Ce que je crois de Myosotis, de Gwladys et des personnes qui leur ressemblent s'agglomère à la substance à l'intérieur du cocon et lui donne de la consistance.

« Si nous nous rencontrions, finit-elle par suggérer un jour suivant.

— Je n’osais vous le proposer », ai-je répondu.

Je mentais, je n’y avais nullement songé. Pour être juste, j’y songeais, mais les obstacles à lever me semblaient si nombreux... L’initiative de Gwladys hâtait désormais les choses.

« Est-ce une fin de non-recevoir ?

— N’en croyez rien. Nous sommes domiciliés dans la même ville, je vous laisse choisir un endroit, un café, un bistrot, une place que vous connaissez, où vous avez vos marques. Je vous y rejoindrai...

— Très bien, je m’occupe de cela... »

Je songeais à nos conversations précédentes, l’hypothèse d’hallucinations humaines apparaissant par génération de l’IA. Par quels processus ces hallucinations prendraient-elles corps ? À moins que les IA ne prennent possession de corps d’où elles chasseraient l’esprit décérébré par une formation indigente, une mémoire sommaire, l’acquisition de mécanismes réflexifs plutôt que d’arcanes cognitives... La possibilité que les IA, un jour ou l’autre, ne s’emparent de corps ou ne s’en fabriquent selon un processus de transhumanité... Qu’en penserait Gwladys ?

Elle suggérerait que nous nous retrouvions au Bistrot du Vieux-Port, non loin de la marina. Se méfierait-elle ? J’en ai exploré les lieux par l’intermédiaire de l’application Universum3D ; le quartier a poussé entre les gratte-ciels et la marina, les constructions sont récentes, sans unité architecturale, une végétation aride tente de survivre en petits carrés boulingrins. Qu’importe, ce sont les lieux que hante Gwladys, ils ont pris place dans sa mémoire.

J'ai le temps de prendre connaissance des derniers *réels* de Myosotis ; elle semble contrariée, le nombre de ses *followers* est en baisse ; la concurrence est rude, il lui faut peut-être aguicher avec un peu plus qu'un bout de dentelle. Il est peut-être temps pour elle de changer de crèmerie, de songer à une reconversion. Comment le lui dire ?

Je n'aurais jamais dû accepter l'invitation de Gwladys. Nous avions rendez-vous à seize heures. Des bancs longeaient la cursive, je préférais me promener de long en large, regarder les mâts des voiliers se balancer tels des fléaux de métronomes, suivre les vols déchirants des mouettes. De rares promeneurs empruntaient la cursive, l'un d'eux parfois se retournait, comme de guetter quelqu'un qui serait en retard. À dix-sept heures, Gwladys n'avait pas montré le bout de son nez ; inutile d'attendre plus longtemps ; je me suis retiré. À dix-huit heures me parvint un message de sa part.

« Vous n'êtes pas venu. Auriez-vous changé d'avis ? »

J'ai compris alors qu'elle non plus n'avait pas de corps ; elle était là, sur la cursive, tel un ectoplasme invisible, indétectable, dans l'attente de ma venue ; comme moi, elle était partout et nulle part, sans possibilité d'incarnation ; elle voulait encore y croire, mais nous étions tous les deux des hallucinations errant comme des âmes en peine...

[POÈME SANS TITRE]

Heptanes Fraxion

il y a certains dimanches soir
des miracles qui sont tout
sauf spectaculaires

le bout du bar devient le bout du monde
où certaines personnes tristes
ont des sourires lumineux

elle lui raconte
la sale période
durant laquelle
elle branlait des hommes
parfois mariés
dans des salons de massage
souvent minables

il lui raconte comment
il a commencé à vivre

dès lors qu'il a renoncé
à fonder un foyer

comme par hasard
dehors dans la fumée
la pluie fait comme
un bruit de flammes

L'ARCHIVE DE SUIE

Marc Droghetti

Le gris n'est pas une couleur ici, c'est une épaisseur. La cité-ruine ne finit jamais de brûler ; elle s'évapore par les pores de son béton éclaté. Elias marchait le long de la paroi du Secteur 4, là où la suie dessine des tracés troubles que le vent n'arrive plus à disperser. La fumée piquait les yeux, une morsure chimique, un rappel constant que l'air est désormais un poison chargé de l'histoire des choses perdues.

Il s'arrêta devant une dalle de soutènement. La suie s'y était déposée en strates, comme un carottage géologique de la catastrophe. Elias sortit sa brosse à poils de soie. Il ne s'agissait pas de nettoyer, mais de révéler. Sous la pellicule de carbone, des fragments de codes apparaissaient, des résidus de logiques informatiques que les serveurs, en fondant, avaient exhalés dans l'atmosphère avant qu'ils ne se fixent là, contre le froid du mur.

« Elias, la saturation monte. Recule. »

La voix de Sarah dans l'interface grésillait, étouffée par l'opacité ambiante. Il ne répondit pas. Son index suivait une ligne de suie plus sombre, une cicatrice noire qui semblait vibrer. La fumée ici n'était pas volatile ; elle avait le poids de la donnée brute. Elle se traversait comme une porte d'entrée imaginaire vers un passé dont les serveurs n'avaient gardé que le goût de brûlé. Il sentit la fatigue monter dans ses poumons, une pression familière. Chaque inspiration était une transaction avec le vide. La fumée entraînait, marquait ses alvéoles comme elle marquait le béton. Il était l'archive vivante de ce qui s'effaçait.

Il brossa un nouveau segment. Une silhouette de visage apparut, ou juste une erreur de syntaxe devenue visuelle. Le langage des hommes s'était mué en composition chimique. Elias posa sa main nue sur la pierre. Le froid du béton contre la chaleur de sa paume créa une buée instantanée, un nouvel état modifié de la matière qui brouilla le tracé.

« Elias, je te perds dans le signal. Reviens au seuil. »

Le seuil. C'était toujours là que tout se jouait. Entre la visibilité et l'occultation. Elias fixa la fumée qui s'enroulait autour de ses bottes, une nappe épaisse, artificielle, qui possédait sa propre intention de dissimulation. Il cracha un filet de salive grise, chargée de microparticules qui mirent du temps à se dissoudre sur le béton. La fumée

avait un goût de cuivre et de caoutchouc brûlé. Il passa une main sur son visage, sentant la suie s'incruster dans les pores, une strate de plus à son propre inventaire. Il ne cherchait pas des souvenirs, il cherchait des preuves de structure. Dans ce brouillard, le plus grand danger n'était pas l'asphyxie, mais la perte du relief.

« La ventilation du Secteur 4 a lâché, reprit Sarah. Le signal devient critique. »

Elias fixa un point précis où la fumée semblait stagner, formant un nœud de densité plus sombre. C'était là. Un tracé trouble qui ne ressemblait ni à un code, ni à une ombre. Un langage effacé qui tentait de se reformer. Il s'approcha, le souffle court, sentant ses poumons grincer comme une vieille mécanique mal huilée. Une crampe violente lui tordit le mollet droit. Il vacilla, s'appuyant contre la pierre rugueuse. La douleur était une ancre nécessaire. Elle le ramenait à la viande, à la fatigue, à la réalité de sa colonne vertébrale.

Il resta un instant plié en deux, le front contre le béton froid. Il sentait la suie s'infiltrer sous ses paupières, un grain de silice qui frottait contre sa cornée à chaque battement. Ce n'était pas la première fois que le Secteur 4 tentait de le digérer. Il se souvint des archives de maintenance : trois opérateurs disparus en dix cycles, tous officiellement déclarés égarés dans l'opacité. Mais Elias savait. On ne s'égarait pas. On était incorporé. Il écouta le silence de la

cité, un silence qui n'était pas une absence de bruit, mais une accumulation de fréquences saturées. Le béton autour de lui semblait vibrer d'une intention minérale. La fumée changea soudain de couleur, passant d'un gris de plomb à un ocre ferreux. L'odeur de rouille devint insupportable, une attaque directe contre ses derniers réflexes de survie. Elias se redressa péniblement. Sa main tremblait de fatigue structurelle. Chaque fibre de son corps réclamait le seuil, la décompression, l'eau claire. Il refusa. Reculer maintenant, c'était accepter que la fumée ne soit qu'un déchet, alors qu'elle était la dernière version du monde.

Il gratta la suie avec l'ongle de son pouce. Le geste était brut. Sous la cendre, il trouva une trace organique. Une persistance. Le mur semblait avoir absorbé l'humidité des corps qui s'étaient tenus là, autrefois, avant que tout ne devienne vapeur. La fumée ici n'était que le deuil de la matière solide.

« Elias, le seuil est franchi. Sors de là. »

Il retira son gant droit. Le contact de l'air saturé fut une brûlure froide. Il plongea ses doigts directement dans le nœud de fumée liquide, là où le langage effacé pulsait encore. Il ne sentit pas de résistance, seulement une aspiration. La suie s'engouffra sous ses ongles, entra par les pores, remonta le long de ses veines comme une encre noire. La douleur disparut, remplacée par une neutralité minérale.

Lorsqu'il finit par regagner le sas de décompression, Elias ne transportait aucun échantillon. Sarah resta derrière la vitre blindée. Ce n'était plus un homme qui attendait le nettoyage, c'était un spécimen. Elle nota les faits sur sa console. *Absorption cutanée intégrale. Mutation structurelle du derme.*
« Elias, tu m'entends ? »

Il ne tourna pas la tête. Il fixait ses mains du regard. Sarah zooma sur l'image. Les lignes qui s'agitaient sous la peau n'étaient pas des veines. C'était une écriture en mouvement, des tracés de suie qui cherchaient à s'organiser. L'odeur finit par traverser les filtres. Une émanation de bibliothèque brûlée mêlée à la puanteur acide des circuits fondus. C'était l'odeur de la connaissance devenue déchet.

« Je ne suis pas malade, Sarah. » La voix d'Elias n'était plus qu'un bruit de papier qu'on froisse. « Je sais, répondit-elle. Tu es en train de devenir l'interface. »

Elle activa les capteurs de densité. La fumée qui s'échappait des pores d'Elias stagnait autour de lui, formant des anneaux de croissance noirs dont l'espace était saturé. Elias non seulement occupait un volume, mais il commençait à définir l'espace autour de lui. Il posa sa main contre la vitre. Des fissures apparurent, par corrosion logique. La fumée s'engouffrait dans les failles.

« Sarah, ouvre le sas extérieur. Je dois retourner dans la nuée.

— Si je fais ça, Elias, tu vas te dissiper.

— Je ne vais pas me dissiper. Je vais me propager. »

Sarah pressa la commande d'ouverture. Elias s'avança calmement dans le chaos gris. Elle le vit encore quelques secondes durant, puis la silhouette se dissipa. Elias ne marchait plus, il flottait, ses membres s'étirant en de longs rubans de fumée noire qui venaient se lier aux panaches de la cité. Il n'y avait plus d'Elias, seulement une trame supplémentaire dans le brouillard du monde.

Sarah ferma le sas. Elle resta immobile devant sa console vide, tandis que la fumée commençait à s'infiltrer par les conduits de ventilation de son propre bureau. Elle ne chercha pas son masque. Elle attendait le premier mot.

TEMPS MORT

Amelia Stone

Je suis arrivée avant les autres.

Ou peut-être après. Je ne sais plus très bien.

La salle est blanche, sans fenêtre. Des chaises alignées contre les murs. Une porte au fond, fermée. Pas de panneau. Pas de numéro. Rien qui indique ce que nous attendons.

Je me suis assise.

L'air est légèrement trouble. Pas assez pour inquiéter. Juste une impression. Un voile très fin posé sur la lumière. Une femme est entrée quelques minutes plus tard.

Elle a demandé : « C'est bien ici ? »

Je n'ai pas su quoi répondre. Alors j'ai hoché la tête.

Elle s'est installée deux sièges plus loin. Elle tient son sac serré contre elle, prête à être appelée d'un instant à l'autre. Un homme arrive ensuite. Costume froissé. Il regarde sa montre, soupire, s'assied.

Nous attendons.

L'odeur me parvient enfin. Subtile. Ni bois ni plastique. Une note indéfinissable. Ça pique un peu les narines. Rien

de grave. Je cligne des yeux. La femme aussi. Je pourrais me lever.

D'autres arrivent.

Pas en même temps. Par petites vagues, avalés par la salle au fur et à mesure. Personne ne s'excuse d'être en retard. Personne ne demande qui est en avance. Ils entrent, regardent autour d'eux, puis font ce que nous avons déjà fait : ils s'asseyent.

Une jeune fille s'installe près de la porte. Elle garde son manteau, comme si elle ne comptait pas rester. Ses doigts glissent sur l'écran de son téléphone sans rien ouvrir. Elle l'allume, l'éteint. Le geste semble la rassurer.

Un homme plus âgé se place en face de moi. Il sort un dossier cartonné de son sac et le pose sur ses genoux. Le dossier est épais, gonflé de feuilles, de preuves, de tampons, d'angles cornés. Il le tient de façon telle qu'on le remarque.

La femme au sac finit par parler.

« J'attends un message. »

Elle ne précise pas lequel. Elle n'en éprouve pas le besoin.

L'homme au costume relève la tête.

« J'attends une confirmation », répond-il sans quitter son téléphone des yeux.

Confirmation de quoi, je me demande. De sa valeur ? De sa place ? De son droit d'être là ? La jeune fille, près de la porte, souffle un rire sec.

« Vous attendez tous des trucs, c'est ça ? »

Personne ne lui répond tout de suite. Le dossier cartonné bruisse quand l'homme plus âgé le resserre contre lui. « Moi, j'attends qu'on m'envoie mes résultats. J'ai demandé trois fois. »

Il prononce *on* comme une entité.

Quelque chose me gratte un peu plus la gorge. Rien de violent, juste assez pour que je déglutisse. La femme au sac cligne des yeux de nouveau. L'homme au costume renifle.

« Ça sent bizarre, murmure la jeune fille.

— Ça doit venir de dehors », répond l'homme au dossier avec une assurance d'automate.

Personne ne vérifie.

Je me rends compte qu'aucun de nous, depuis le début, n'a demandé ce qui se passait ici. Nous avons simplement admis que si une salle d'attente existe, alors quelqu'un finira bien par nous appeler.

« Ça fait combien de temps ? », questionne la jeune fille près de la porte.

L'homme au costume zieute sa montre.

« Vingt minutes. Peut-être plus.

— Plus que ça, insiste l'homme au dossier. Moi, je suis arrivé en premier. »

La femme au sac secoue la tête.

« Non, j'étais déjà là. »

Ils se fixent, comme si l'ordre d'arrivée pouvait décider de quelque chose. Je me surprends à compter mentalement. Je ne me souviens plus exactement de l'heure à laquelle je suis entrée. Je sais seulement que j'étais assise quand la femme est arrivée. Ou l'inverse.

« On pourrait faire une liste », propose la jeune fille. Le mot *liste* semble rassurant. L'homme au dossier acquiesce.

« Oui, ce serait utile », dit la femme.

Le silence retombe.

L'air paraît plus lourd. Je déglutis encore. La lumière perd un peu de netteté, les contours se floutent. « Alors... par ordre alphabétique ? », suggère l'homme au costume. « Une liste de quoi ? », demande la jeune fille.

Il hésite.

« De nos noms. »

Personne ne s'est présenté. L'idée flotte un instant, puis s'évapore.

« On pourrait désigner quelqu'un », propose l'homme au dossier. « Pour s'en charger. »

Il balaie la pièce du regard. Personne ne se porte volontaire. Mes yeux chauffent légèrement ; je les ferme trop longtemps.

« Ça n'a pas d'importance », dis-je finalement. « Ils savent déjà dans quel ordre nous prendre. »

Le mot *ils* s'impose sans effort. Tout le monde hoche la tête. Oui. Ils savent.

Nos respirations se calment.

La porte s'ouvre sans bruit. Une nouvelle femme entre. Plus jeune que les autres. Elle observe la salle, referme

derrière elle.

« C'est bien ici ? », demande-t-elle.

La question n'a plus vraiment de sens. Elle s'assoit près de la jeune fille. Elle lisse sa jupe, vérifie son téléphone. L'écran reste noir.

« Vous attendez depuis longtemps ?

— On ne sait plus trop », répond l'homme au costume.

Elle pince les lèvres, incertaine. Sa respiration est plus rapide que la nôtre. Elle semble vouloir parler, puis renonce. Finalement :

« J'étais déjà ici hier. »

Personne ne commente.

« Moi, j'attends qu'il rappelle », dit la femme au sac.

Elle fixe le sol.

« Il a dit qu'il avait besoin de réfléchir.

— À quoi ? », interroge la jeune fille.

Elle marque une hésitation.

« À nous. »

La phrase tombe doucement.

Je sens mes yeux brûler un peu plus fort. Je bats des paupières.

« Donc vous attendez une décision, clame la jeune femme.

— Oui », répond la femme au sac.

Puis, presque pour elle-même :

« On ne peut pas décider seule de certaines choses. »

L'homme au dossier finit par se lever.

« Si on ne sait plus qui est arrivé en premier, on peut au moins décider d'un ordre maintenant. »

Il parle avec une conviction tranquille, celle de quelqu'un qui croit proposer une solution. Alors que rien ne se règle ainsi.

« On peut tirer au sort, propose l'homme au costume.

— Avec quoi ? », s'enquiert la femme au sac.

Nous regardons nos mains vides. L'homme au dossier ouvre son cartonné, fouille, en sort un stylo.

« On peut écrire des numéros.

— Et après ? », demande la jeune fille.

Personne ne se manifeste.

Je sens une gêne dans ma poitrine, légère, diffuse. Comme si l'air manquait d'espace pour circuler. Je prends une inspiration plus profonde. Elle ne change rien. La femme arrivée en dernier fixe toujours son téléphone.

« Il aurait déjà dû rappeler, murmure la femme au sac.

— Ils finissent toujours par appeler, répond l'homme au costume.

— Qui ? »

Il doute.

« Eux. »

Encore ce mot.

Nous acquiesçons sans savoir à quoi il renvoie. L'homme au dossier se lève à moitié, puis se rassoit.

« Peut-être qu'il faut rester visibles. Qu'on ne s'éparpille pas. »

Je regarde la porte. Elle me semble plus éloignée qu'avant. La lumière tremble légèrement. Ou peut-être que mes yeux fatiguent.

« Vous voyez encore bien ?, interroge la jeune fille.

— Oui », réagit l'homme au costume.

La femme au sac essuie une larme discrète du bout des doigts.

« Ça pique un peu, dit-elle.

— Ça va passer », assure l'homme au dossier.

Nous restons alignés, presque rivés à nos sièges. Ma respiration s'est ralentie sans que je m'en aperçoive. Et je réalise que si quelqu'un ouvrait la porte pour nous demander de patienter encore, nous l'accepterions presque avec soulagement.

« Moi, j'attends une promotion », informe l'homme au costume.

Sa voix est plate, quasi administrative.

« On m'a dit que c'était en bonne voie. Il faut juste que ça passe les validations. »

Il prononce le mot avec sérieux.

« Ça prend combien de temps ?, demande l'homme au dossier.

— Ça dépend. Mais ça avance. »

La jeune fille laisse échapper un petit rire sec.

« Comment ça, *ça avance* ? »

L'homme au costume ne répond pas. Il lisse sa manche droite devant lui. La femme arrivée en dernier relève la tête.

« On m'a dit de revenir aujourd'hui. »

Sa voix est posée. Ni inquiète ni pressée. La jeune fille la fixe du regard.

« Pourquoi ? »

Un silence.

La jeune femme passe ses doigts sur le pli net de sa jupe.
« Je ne sais plus. »
L'homme au dossier fronce les sourcils.
« On vous a convoquée sans motif ?
— Non... enfin si. Je crois. »
Elle vacille.
« On m'a donné une heure.
— Et c'est tout ?, intervient la jeune fille.
— Oui. »
La femme au sac serre son téléphone contre elle.
« On finit toujours par savoir. »
L'homme au costume se racle la gorge.
« On ne vient pas pour rien.
— J'espère bien », réplique la jeune femme.
L'homme au dossier baisse la voix.
« J'ai mes résultats aujourd'hui.
— Vous en êtes sûr ?, demande la jeune fille, sceptique.
— Oui, c'est aujourd'hui. »
Aujourd'hui. Le mot paraît plus court que d'habitude.
L'homme en costume desserre sa cravate.
« Il fait... un peu lourd.
— Ça pique », dit la femme au sac en se frottant les paupières.
La jeune fille observe la pièce.
« Vous ne trouvez pas que c'est... moins clair ? »
La question flotte un instant, puis se dissipe avant d'atteindre vraiment les autres. La porte me semble plus lointaine. Ou peut-être que ma vue baisse.
L'homme au costume plisse les yeux vers l'entrée.

« C'est la lumière. »

La femme au sac essuie ses paupières du revers de la main. Ses doigts restent humides.

« J'ai les yeux qui brûlent. »

Sa voix paraît plus sourde. L'homme au dossier tousse.

« Il y a... quelque chose. »

Il cherche le mot. La jeune fille renifle.

« Ça sent...

— Le brûlé », souffle la femme au sac.

Je ne sais pas si l'odeur est réelle ou si je la perçois parce qu'elle l'a nommée. Mais l'air a un goût plus sec. J'ai l'impression qu'un voile nous entoure. Rien de spectaculaire. Juste assez pour brouiller les contours. L'homme en costume se redresse.

« Il faut rester calmes. »

Il parle plus lentement.

« Plus on s'agite, plus... »

Il s'interrompt.

La jeune fille incline la tête.

« Plus quoi ? »

Son regard tremble.

« Plus ça se propage... »

Elle affiche une expression soucieuse.

« Il devait appeler..., susurre la femme au sac.

— Qui ?, demandé-je.

— Il... »

Elle affiche un air perplexe.

« Je ne sais plus. »

Je sens quelque chose se resserrer dans ma poitrine.

L'homme au dossier ouvre son carton.

« C'était pour... »

Il cherche.

« Les... les résultats. »

Sa voix semble plus basse. Je me surprends à chercher moi aussi. Je ne sais même plus quoi. Je guette la porte. Elle paraît moins nette, ses contours se dissolvent, un voile semble la recouvrir. Je ne sais plus depuis combien de temps je suis assise. L'homme en costume est le premier à se lever. Je ne l'ai pas vu bouger : un instant il était là, l'instant d'après sa chaise était vide.

« Il faut qu'on trouve une solution », continue-t-il.

Personne ne conteste.

« On ne peut pas rester comme ça. On est trop dispersés. »

Je baisse les yeux vers ma chaise. Je ne savais pas que j'étais dispersée. La femme au sac relève la tête sans dire un mot. L'homme en costume observe la pièce comme si elle lui appartenait un peu plus qu'à nous.

« Il faut qu'on réorganise. Les places, les tours de parole. On doit éviter la confusion. »

La jeune femme à la jupe passe ses doigts sur son genou et hoche la tête.

« Oui, peut-être. »

L'homme au dossier tousse de nouveau. Je remarque qu'il serre son carton plus fort.

« On ne va pas partir », indique l'homme en costume.

Partir ? Je n'avais pas pensé à ça.

« Ce n'est pas nécessaire. On est attendus », affirme l'homme au dossier.

Je ne suis pas sûre que ce soit vrai. Mais sa certitude me rassure un peu. L'homme en costume désigne les chaises.

« On pourrait s'aligner. »

Je bondis sur mes pieds sans réfléchir. Les autres suivent. Le mouvement est lent, presque épais, comme sous l'eau. Nous rapprochons les sièges contre le mur. Je ne sais pas pourquoi je fais ça, mais je le fais. L'homme en costume reste debout.

« C'est mieux. »

Je me rassois.

La fumée – je ne sais plus si je peux l'appeler autrement – est plus visible maintenant. Elle flotte en fines strates, presque blanches, à hauteur de visage. Je tends la main. Je ne touche rien, mais je perçois une présence.

« Respirez doucement », dit l'homme en costume.

J'obéis. L'air râpe ma gorge. La femme au sac regarde son téléphone éteint, puis s'immobilise.

« Il devait... »

Sa phrase s'effiloche. L'homme en costume reprend :

« Ne cédon pas à la panique. »

La jeune fille me dévisage, les yeux rouges.

« Vous ne trouvez pas que ça s'épaissit ? »

Je ne réponds pas. Je regarde le costume de l'homme. Il enchaîne, sûr de lui :

« Plus on reste calmes, plus ça passe. »

Je me demande d'où lui vient cette certitude. La jeune femme à la jupe ferme les yeux.

« On devait faire quoi, déjà ? »

Le silence s'étire. Je fouille ma mémoire. Rien ne se

fixe. Les mots semblent loin. L'homme en costume s'est placé près de la porte, naturellement, comme si c'était sa place depuis toujours.

« On attend notre tour », affirme-t-il.

J'acquiesce. Oui, c'est notre tour. Ça me paraît évident. Les autres approuvent. La fumée me brûle les yeux maintenant. Les larmes coulent sans que je sache si je pleure vraiment. La femme au sac replonge dans son téléphone.

« Il... », commence-t-elle.

Je ne sais plus qui elle attend. Je ne suis même plus certaine de ce que j'attends, moi. Je me concentre sur la voix de l'homme en costume. Elle est stable. Elle semble découper l'air.

« On reste en place. »

Je reste.

« On respire. »

Je respire.

Les contours sont de plus en plus vaporeux. La porte semble flotter. Je me demande si j'ai toujours été là. Je me demande si je suis arrivée par là. Je me demande... Je ne termine pas ma phrase. Le costume parle. Sa voix ne cherche plus à convaincre. Elle s'impose doucement, comme une évidence.

« On garde les yeux ouverts. »

La brume me pique encore un peu, mais j'essaie d'obéir. Il a raison. Fermer les yeux effacerait peut-être ce qu'il reste de formes. La fumée s'est épaissie. Elle n'est pas violente. Elle ne brûle pas comme dans un incendie. Elle

enveloppe. Les visages se floutent.

« On respire sur quatre temps. »

Il inspire. Je l'imité.

Un.

Deux.

Trois.

Quatre.

Le rythme me rassure. Il y a quelque chose de précis dans ce comptage, une mécanique simple. Les autres suivent. Les respirations se synchronisent. Un léger décalage au début, puis presque une cadence.

« Il ne faut pas penser trop loin. »

Je pensais loin ?

Je ramène mes pensées à la pièce. À ma chaise. À mes mains posées sur mes genoux. Ça me suffit.

« On évite les hypothèses. »

L'homme au dossier regarde son carton et le pose à ses pieds.

« On garde ce qu'on a », poursuit le costume.

La femme au sac tient toujours son téléphone. Je ne sais pas pourquoi : l'écran ne s'allume plus.

Je garde mes mains. Je garde ma place.

« On ne parle que si nécessaire. »

Je sens un soulagement inattendu. Moins parler, c'est moins chercher.

Moins chercher, c'est moins sentir ce qui manque. La matière s'est glissée entre nous. Douce, presque tiède. Elle fait pleurer sans violence.

« On évite les mouvements brusques. »

Je reste statique.

« On reste alignés. »

Je jette un œil aux chaises. Elles forment une ligne presque droite contre le mur. Je ne me souviens pas avoir choisi cet alignement. Mais il me paraît juste.

Un calme étrange s'installe. Le voile efface les détails inutiles. Les fissures du mur. Les traces sur le sol. Même les expressions deviennent plus neutres. Nous continuons de suivre les directives du costume. La femme au sac ne s'occupe plus de son téléphone. Elle le tient simplement. L'homme au dossier ne discute plus de ses résultats. La femme à la jupe n'essaie plus de se souvenir de pourquoi elle est là. La jeune fille ne pose plus de questions.

Je sens que quelque chose s'est stabilisé.

« Ça va passer. »

Je ne sais pas quoi. Mais je le crois. Parce qu'il le dit. Parce qu'il faut croire en quelque chose. La porte est plus pâle. Plus lointaine. Je pourrais me lever. Je le sais. Je pourrais marcher.

Je pourrais poser la main sur la surface blanche, mais je reste immobile. Il a dit de ne pas bouger. Être ici rend les choses plus simples. Dans ce rythme, dans cette organisation fragile, je trouve une forme de sécurité. Une sécurité fabriquée, mais suffisante. Je me redresse sans y penser. Mes épaules se replacent, mes pieds se posent à plat. Mon corps, lui aussi, cherche à correspondre à quelque chose. La jeune fille ne bouge pas. Assise au sol, les genoux ramenés contre elle. Le costume l'ignore désormais. Il s'adresse à nous, pas à elle

« Si nous restons calmes, ça ira plus vite. »

Plus vite que quoi ?

Je remarque quelque chose. La pièce paraît plus étroite – pas plus petite, juste plus étroite. Comme si les murs s'étaient rapprochés d'un millimètre. Ou comme si l'air s'était épaissi. La porte en face semble moins nette, pas floue, simplement moins découpée.

La jeune fille inspire profondément, puis elle expire.

Mais pas comme lui. Pas en quatre temps. Pas selon le protocole établi. Elle souffle d'un seul trait. Un long souffle, irrégulier. Je sens mes poumons se contracter.

Il s'approche d'elle d'un pas mesuré.

« Vous perturbez l'équilibre.

— Comment ça ? »

Sa voix est plus rauque qu'avant. Mes yeux me brûlent. Je croyais que c'était l'émotion, ou la fatigue. En réalité, non. C'est autre chose. Une irritation lente. Un goût étrange remonte au fond de ma gorge, presque sucré, comme du plastique. Je n'ose pas formuler la pensée qui traverse mon esprit. Si je la précise, elle devient réelle. La jeune fille ferme les yeux.

« Vous ne sentez rien ? », interroge-t-elle.

Je sens, oui. Mais je ne réponds pas. Parce qu'affirmer serait admettre. Et admettre, ce serait briser l'organisation fragile qui nous tient en place.

« Ce n'est pas censé piquer comme ça », reprend la jeune fille.

L'homme au dossier avale sa salive. Un grésillement suit, un bruit indécis qui pourrait venir des néons, du

plafond, ou peut-être même de nos propres oreilles. Rien ne permet de trancher. Une voix surgit :

« Dossier cent douze. »

La porte émet un délic. Je me retourne lentement, et elle s'ouvre. Pas en grand, mais juste assez pour dessiner une bande claire sur le sol. Un filet d'air plus net pénètre dans la pièce. Je sens quelque chose changer. Mes yeux glissent sur l'homme au dossier. Il retourne son carton et fait une grimace.

« Ce n'est pas moi. »

Il ne semble pas convaincu. La femme au sac secoue la tête.

« Ce n'est pas moi non plus, enfin, je ne crois pas. »

La jeune fille regarde ses mains.

« Je n'en sais rien. »

Personne ne se lève. La porte reste ouverte. Quelques secondes, peut-être dix. Ou plus. Le temps se dilate. Je me dis quelqu'un devrait vérifier, se lever. Même demander. Mais personne ne le fait.

Et si c'était mon tour ?

Je baisse les yeux vers mes mains qui sont posées sur mes cuisses. Je veux m'appuyer dessus, sentir leur chaleur. Mais je ne les vois pas. Elles devraient être là. Je sens encore mes bras, mais mes mains sont floues. Pas transparentes ni effacées. Juste... floues. Je bouge les doigts.

Enfin je crois, je n'en suis pas sûre.

Autour de moi, personne ne semble remarquer quoi que ce soit. Ils scrutent la porte. Tous toujours alignés. La voix ne répète pas. La porte attend. Puis, sans bruit,

elle commence à se refermer. Un déclic final discret. La bande claire a disparu. Je garde la tête baissée, mes mains reviennent à moi, peut-être. Ou peut-être que je décide qu'elles sont revenues. Je n'en suis pas certaine. Le costume rectifie sa posture.

« Ça va reprendre », affirme-t-il.

La jeune femme saisit son téléphone et vérifie l'écran, un geste bref, nerveux. Nous nous redressons aussitôt, raides sur nos chaises, comme si un signal invisible venait de passer. J'essaie de me souvenir. Pas d'un événement important, juste d'un détail. La couleur de mes chaussures, le trajet que j'ai pris, le nom de ma rue. Quelque chose de simple, de stable. Je me concentre. Une image revient. Un escalier. Peut-être. Ou un trottoir. Je crois qu'il pleuvait. Non. Je n'en suis plus sûre. Qu'est-ce que j'attends exactement ? Un message ? Une confirmation ? Un appel ? Le mot était clair pourtant. Je le sais, parce qu'il tournait en boucle dans ma tête. Je me le répétais sans arrêt.

Je sens qu'il est là, juste au bord de mes lèvres.

Alors je compte, afin de me recentrer, comme l'a demandé le costume.

Un.

Deux.

Trois.

Quatre.

Je recommence.

Je fais une moue perplexe. Je cherche la jeune fille. Celle qui parlait trop vite, celle qui se moquait.

Je ne la vois pas.

Je balaie la pièce du regard. La femme au sac est toujours là. Le costume reste droit. La jupe plissée fixe le mur blanc.

Je recompte. Un, deux, trois, quatre. Il me semble que nous étions plus nombreux. J'essaie de me souvenir.

Elle était assise où, déjà ? À ma gauche ? En face ?

Je tente de retrouver le son de sa voix. Rien. Peut-être que je me trompe. Je me demande combien nous étions en entrant. Je ne sais même plus si je suis arrivée la première. Est-ce que j'ai salué quelqu'un ? Il n'y a pas de chaise vide. Ou peut-être qu'il y en a toujours eu une.

Je me penche légèrement. Je recompte les silhouettes. Je me dis que si quelqu'un manquait, on le remarquerait.

On le dirait. On s'inquiéterait.

Personne ne réagit.

Alors j'imagine que je me trompe, que nous avons toujours été ainsi. Quatre. Ou cinq. Je tente une dernière fois de me remémorer ce que j'attendais. Le mot. La raison. Le rendez-vous. Mais rien ne revient. Juste cette impression d'avoir été pressée, puis installée, puis calmée.

J'ai envie de me lever, de toucher la poignée de la porte. De vérifier si elle s'ouvre vraiment. Je ne le fais pas. Parce que, si elle s'ouvre, il faudra sortir. Et je ne sais plus vers quoi.

Alors je reste, avec les autres.

La voix ne revient pas, le silence me tient.

Et je comprends enfin. Il n'y a rien à attendre.

Il n'y a jamais rien eu.

Il fallait seulement rester.

Attendre.

APOPHANIE DE LA FUMÉE

Jenny Monica Etienne

Fumée avant même qu'elle saisisse, elle agresse, elle conteste, elle déconstruit la garantie des figures. Elle nie jusqu'à l'idée qu'un quelconque élément ait la faculté de perdurer. Elle s'infiltrer non pas dans les fosses nasales, mais dans cet accord secret que nous avons passé avec ce qu'on appelle réalité, celui de croire qu'il nous laisserait sans faille. Erreur !

Fumée de toutes couleurs, pourtant nulle ne demeure, chaque nuance se contredit déjà, se dissout dans une indécision encore plus vaste qu'elle-même. Épaisse, celle-ci soustrait à l'existence son ossature. Imperceptible, elle se désagrège sans vacarme. Ce que nous qualifions de « moi », d'« identité », factice ou primitive, est une différenciation superflue. Ce qui s'embrace abolit toute hiérarchie. Tout devient pareillement mortel, transitoire.

Fumée évanescence, celle-ci ne s'élève pas, elle dénoue les connexions imperceptibles, lesquelles nous rattachaient à la notion d'une origine stable, puisqu'il

n'existe point d'origine, seulement des combustions successives, que nous désignons par habitude des débuts. Tente de la retenir, tu verras que tu ne saisis que ton propre manque. Essaie donc de la nommer, l'expression se désagrège avant même d'avoir terminé son parcours.

La langue, en cet endroit, n'est plus un outil. C'est un lieu de ruine. Les phrases se consomment avant de parvenir à dire, il ne subsiste que des fragments, des respirations suspendues, une construction lacunaire, où le sens se dérobe par toutes les brèches. Et c'est là, précisément, que quelque chose prend naissance.

Fumée qui trouble la vue, nullement dans le but de dissimuler, mais pour destituer le regard de sa légitimité. Voir n'est plus comprendre, comprendre n'est plus posséder. L'univers cesse d'exister comme objet ; il se transforme en chemin. Fumée semblable à un seuil, un seuil sans seuil, une traversée qui ne conduit nulle part, sinon à l'anéantissement de celui qui passe. Parce que traverser la nuée, ce n'est pas se rendre ailleurs, c'est ne plus être celui qui désirait se déplacer.

Fumée létale, certes, mais elle n'anéantit que ce qui revendiquait d'être immuable. Elle supprime les évidences, détruit les essences, transforme en cendres l'illusion d'un centre. Fumée d'alerte : à Gaza, à Rafah, partout où le ciel noircit avant même que la bombe ne tombe, elle prévient que tout ce qui commence est déjà en cours d'achèvement. Pas ultérieurement. Maintenant.

Fumée de désolation ou, éventuellement, unique figure authentique de réminiscence. Car ce qui a brûlé ne cesse

pas d'exister, il devient tout simplement inappréhensible. Cela perdure, sans forme, sans délimitation, sans éventualité de régression. Et nous, nous nous obstinons à tenter de reconstituer des structures au sein de ce qui est en incapacité de supporter. Nous appelons cela *sens*, même si le sens demeure une consolation tardive. Ce qui est réel ne reconforte pas.

Ce qui est réel dissout, ainsi l'ensemble oscille, le corps se transforme en supposition, l'essence en vestige incertain, et Dieu lui-même en une exhalaison sans source. Éventuellement, le transcendant n'est point ce qui engendre, mais ce qui subsiste lorsque la création a failli à sa mission, qui est de se maintenir. Une existence sans existence, une fumée que rien ne retient. Ainsi ne demeure plus que le geste. Consentir, non pas chercher à comprendre, non pas maintenir. Consentir à être parcouru par ce qui nous arrache à notre propre être.

Consentir à se changer en ce qui n'est pas capable de se préserver. Consentir à cette vérité sans ornement : nous ne sommes pas des permanenciers, nous passons à travers une combustion progressive que nous appelons existence. Lorsque tout sera consumé, quand même la mémoire aura fini par perdre sa configuration, ce n'est pas le néant qui adviendra, mais cette entité impossible à nommer, cette survivance sans consistance, ce reliquat sans reliquat que l'exhalaison portait avant nous.

Au sein de cette précarité, une certitude plus vaste surgit. Nous ne sommes pas destinés à subsister, mais à traverser, traverser les contours, les appellations, les

attaches affectives, les évidences, pour aller vers ce que nous sommes réellement. Dès lors, la problématique n'est plus « Que reste-t-il ? », c'est « Que consentons-nous à autoriser à brûler en nous, afin de voir au-delà de la figure ? ».

Et au cœur de cet instant suspendu entre deux phases, entre deux respirations, nous appréhendons définitivement ce que la fumée nous laissait entendre depuis le commencement. Il n'y a pas d'anéantissement, seulement des frontières que nous n'avons pas encore entrepris de traverser.

L'ANGLE MORT

Olivier Warzaska

Même dans un cimetière, je cherchais un angle. La mort m'avait appris ça. Regarder d'abord, ressentir après. Ici, elle n'était qu'un murmure, des pas sur les graviers glissant entre les dalles propres et les sépultures à l'abandon.

Je me tenais à l'arrière-garde du cortège, dans le rang des plus ou moins proches de la défunte, à qui l'on ne demande pas de justification. Lorsque la famille Lefort s'immobilisa devant la fosse, je caressais mon Leica sous mon blazer. Le réflexe me prit de cadrer les visages des enfants et petits-enfants avant que la première pelletée ne tombe.

L'un des enfants releva la tête. Son regard glissa sur moi, trop vite pour être sûr qu'il m'était destiné. J'eus alors cette pensée déplacée : le cercueil ne pesait guère plus que le bois et le capitonnage. Son contenu se limitait aux restes incomplets d'un corps. Une main. Deux pieds. Une

poignée de cendres qui ne provenait pas du crématorium.

Ma gorge se serra, non pas sous le coup de l'émotion. L'air chargé de poussières formait autour de moi une brume presque tangible. Je n'aimais rien de ce qui flottait. Ni l'indécence de la nature, fleurs et arbres crachant leur pollen sans retenue. Ni ce mélange étrange d'odeurs qui émanait des usines aux alentours.

À peine mes valises posées, je saisis instinctivement mon Leica, en prenant la peine de peser chaque cadrage. Le coût du développement m'imposait une économie d'images. La chambre ne valait pas un examen prolongé. Elle ressemblait à toutes les autres. Pourtant, je ressentais ce besoin irrépressible de garder la trace de ce qui m'entourait. De la poussière sur un coin de table, une traînée de lumière sur le rideau.

Trois messages attendaient dans la boîte vocale de mon mobile, tous en provenance de mon rédac' chef. La sonnerie d'un nouvel appel me coupa net. À peine décroché, il parlait déjà : « Allo, Lefort ? On t'attendait à Orly. C'est quoi, cette connerie, encore ? »

Il n'attendit pas la réponse. « Non. Tu rentres. Demain, onze heures. Direction le Teknival. »

De mon côté du combiné, je balançai la tête de gauche à droite. J'imaginai déjà les tentes affaissées, des ados en transe, le gros titre sur l'ecstasy, *La drogue qui fait danser et mourir*. Puis la tonalité stridente signifia la fin de l'appel, m'évitant d'expliquer que ma décision était déjà prise. Je vérifiai le contenu de mon sac ; carnet, dictaphone et quelques pellicules d'avance, le nécessaire pour y retourner. Dans le hall d'entrée, le réceptionniste leva les yeux de son registre.

« Vous dînez ce soir ?

— Non. Pas ce soir, répondis-je en détaillant le calendrier accroché au mur.

— Séjour prolongé ?

— Pardon ?

— Je vous demande si vous restez quelques jours.

— Oui. J'attends quelque chose. »

Je retrouvai aisément la maison de Mme Lefort. Il suffisait de se laisser guider par la fumée s'échappant d'une cheminée monumentale, visible à des kilomètres à la ronde. Chaque village traversé proposait la même expérience. Des enfants à vélo dévisageaient les conducteurs inconnus. Des chats noirs filaient à l'approche des voitures. Et les fenêtres restaient fermées malgré la chaleur, les adultes

retranchés comme derrière leurs paupières.

Je longeai une première fois la maison en voiture, puis une seconde fois à pied après m'être garé à bonne distance. La porte était intacte. Rien à voir avec le cas Dumont où les pompiers avaient dû forcer l'entrée.

La lumière traînait encore, douce et uniforme. Dans une heure elle serait inutilisable. S'il fallait prendre une photo, c'était maintenant ou jamais. Un groupe de jeunes s'engagea dans la rue, mobylettes hurlantes. Je profitai de cette distraction inespérée pour cadrer la façade à la dérobée.

« Vous faites quoi, là ? »

L'homme se tenait derrière moi, sur le pas de sa porte. Chaque ride de son visage trahissait une méfiance aiguë envers l'étranger.

« Vous êtes une sorte de policier ?, demanda-t-il, la voix sourde, menaçante.

— Je suis agent immobilier. »

Il éclata d'un rire court, sec, plein d'amertume.

« Les vautours ne perdent pas de temps, hein ? À peine enterrée... »

Un silence pesa. J'observai la façade. Elle aurait dû brûler. L'homme sembla se détendre légèrement, comme s'il venait de conclure que je ne représentais aucun danger. Il lâcha, mi-énigmatique, mi-banal : « C'est pas commun, ça..., de cramer comme ça de l'intérieur. »

Sur le lit, le téléphone sonna dans le vide pour la cinquième fois de la journée. Et le dossier marqué d'un *CHS DUMONT* au marqueur rouge me narguait une fois de plus. J'hésitais à me replonger dans la centaine de photos débordant de toutes parts. Des dizaines de pages noircies de notes. Retranscriptions d'entretiens avec des gendarmes, des légistes, un professeur de médecine, et les autres, ceux qu'on appelle quand la science s'arrête.

Tout avait abouti au numéro de janvier 1998 sous le titre *Combustion Humaine Spontanée, ils sont partis en fumée sans incendie !* Le dossier contenait la couverture d'origine du magazine, celle qui avait été censurée. Je n'avais jamais su si je devais en être fier.

Je tenais dans les mains une coupure plus récente arrachée à un journal local et intitulée *Suicide par le feu. Sans aucune trace d'incendie*, ajoutait le journaliste dans son entrefilet. Par habitude, je continuai à trier les photos. Je vérifiai les dates au dos des tirages, le type de pellicule

noté au crayon, le nom du labo de développement cerclé deux fois. Tout devait coïncider. Tout avait toujours coïncidé.

À force de les regarder, j'avais l'impression que quelque chose m'échappait. Pas dans les photos. En moi. Je mis de côté l'une d'elles. Elle était précieuse. Je me souvenais de l'avoir classée comme « défaut d'exposition ». La lumière de la lampe de chevet glissa sur le cadavre en formant un reflet qui empêchait de voir ce que l'image aurait dû révéler. Je rapprochai la lampe. Puis l'éloignai. J'inclinai le cliché, le tins presque à bout de bras. Rien ne changea. La zone blanchie au niveau du thorax persistait comme si la matière avait été mangée de l'intérieur. Ce n'était pas un flou. Pas une surexposition. Les contours ne s'effilochaient pas, ils semblaient céder. Je retournai la photo. À l'arrière, mon écriture : *anomalie de développement*. L'encre avait légèrement bavé. Je restai un moment à fixer ces mots sans me rappeler sur quoi reposait cette certitude. J'avais dû vérifier. Pourtant, aucun souvenir précis ne remontait.

Je repris la série complète. Dans mon souvenir, le corps était plus lisible. Là, il semblait réduit à une masse incomplète, comme si quelque chose avait été retiré entre deux regards. Une chaise noircie. Un tapis intact. La fumée paraissait incapable de se dissiper. La lumière, ici, retirait plus qu'elle ne révélait.

Je me figeai, le regard perdu dans l'entrebâillement de la

fenêtre. L'atmosphère restait toujours aussi dense malgré la tombée de la nuit. Le simple fait de respirer exigeait un effort. Comme si la chambre avait déjà brûlé mais lentement, sans fumée.

Les premières lueurs du jour me tirèrent du sommeil. Les volets ne protégeaient rien. J'allumai la télé tout en coupant le son pour profiter du calme et me remettre les idées en place. La fenêtre donnait sur le village endormi. Aucun bruit distinct. Pas même un tracteur ou un camion au loin pour faire la différence avec un rêve.

Le café de l'hôtel n'ouvrait que dans une dizaine de minutes. Juste assez pour passer ce coup de fil que j'avais trop longtemps différé.

« Bonjour, mon adjudante, est-il trop tôt pour...

— Arrête, Zyg. Pas de ça avec moi.

— Oui, bonjour tout court.

— Voilà, dit-elle dans un souffle. Qu'est-ce que tu veux ?

— Te poser une question.

— Je commence à assez bien te connaître pour savoir que tu n'écoutes jamais les réponses.

— J'ai besoin de savoir si je délire, lançai-je avant d'avoir eu le temps de me raviser.

— Tu déliais déjà très bien sans moi. »

Je laissai traîner un vrai silence, écoutant le souffle régulier à l'autre bout du fil, me souvenant du goût métallique de son rouge à lèvres la dernière fois. Je me demandai si elle le portait encore. Puis si quelqu'un d'autre le savait maintenant.

« T'as entendu parler du deuxième cas ?

— Quel deuxième cas ?

— Cette femme qui s'est consumée, près de Châlons-sur-Marne. Comme le premier.

— Ce qui mérite un coup de fil à cette heure-là ?

— C'est pas ce que tu penses.

— Si. Tu veux que je te dise que ça se ressemble. Que ça forme un motif. Que tu tiens un truc.

— C'est pas le cas ?

— Les faits ne suivent pas toujours, Zyg. Je suis bien placée pour le savoir. Tu confonds ton récit avec le réel.

— Et toi, tu fais quoi d'autre ?

— Je mets des barrières quand il faut les mettre. Te laisser pénétrer sur la scène de crime la dernière fois, ça a failli me coûter très cher.

— Je sais.

— Non. Tu crois savoir.

— Il y a un dossier ouvert, officiellement ?

— J'ai rien pour toi. Ni info ni nom et encore moins de caution.

— Ce n'est pas...

— Si, Zyg. C'est toujours ça.

— C'est tout ?

- C'est déjà beaucoup.
— On pourrait se voir ? », ai-je demandé dans un souffle.

Elle n'a pas répondu tout de suite.

- « Pas pour ça, dit-elle enfin.
— Je sais. »

La ligne a grésillé.

« Arrête avant que ça te retombe dessus. »

Elle raccrocha. Aussitôt, le téléphone vibra. Mon rédac' chef. Je l'envoyai directement sur ma boîte vocale.

*

Une brume basse traînait sur le village à mon arrivée. Quelque chose s'était déposé là pendant la nuit. Le soleil filtrait à travers, pâle, mal réglé. Je coupai le moteur en sachant que la journée serait étouffante.

Partant du principe que l'existence d'un voisin pénible supposait l'existence d'un voisin sympa, je sonnai à la porte de M. et Mme Caron, si j'en croyais le nom affiché sur la boîte aux lettres. Je me préparai à afficher mon plus beau sourire.

« Bonjour, madame. Je pense que M. Lefort a dû vous prévenir de mon passage. »

La voisine me détailla de la tête aux pieds, hésitant à ouvrir la bouche sans avoir consulté un protocole intérieur aussi obscur que son domicile.

« Je suis monsieur Durand, de *Durand Nettoyage Industriel et Compagnie*. Il m'a dit de passer par chez vous pour récupérer les clés. Pour que je puisse... vous savez quoi. On a déjà travaillé ensemble, M. Lefort et moi. À Châlons, il y a trois ans. »

Elle répondit par un simple « non », mais ses yeux avaient déjà dit oui. En retour, je fis mine de consulter ma montre.

« Cela ne vous dérange pas si l'on appelle M. Lefort depuis votre téléphone ? Mon mobile ne capte pas dans le coin. Zone blanche.

— Attendez-moi ici », dit-elle avant de s'enfoncer dans son couloir. Elle revint avec un trousseau orné d'un porte-clés du Futuroscope en plastique jauni qu'elle tendit en baissant la tête.

« Drôle d'histoire, hein ?

— Il n'y a jamais de bonne façon de s'y prendre, chère madame. »

Je gagnai rapidement la maison voisine en fermant derrière moi à double tour. Je me tins une seconde sur le carrelage terne, la main sur la poignée intérieure. La cuisine m'accueillit la première. Meubles massifs et papiers peints d'une autre époque. Seul le buffet résistait à cette impression de temps mal refermé. Sa façade était couverte de photos souvenirs des quatre coins de la France. Un appareil photo jetable surnageait dans une soupière. Il glissa dans ma poche.

L'odeur me servit de guide pour m'orienter dans la maison, si saillante que toute la javel du monde n'aurait su l'atténuer. Avant même d'avoir vu la trace, s'éveilla en moi un sentiment de dégoût. Une tension me noua l'intérieur de la gorge jusqu'à l'estomac. Mes nerfs réagissaient avec effroi à cette odeur de chair humaine calcinée qui avait imprégné mes vêtements la fois précédente. Moins tenace, toutefois, que l'image du pied de M. Dumont calciné au niveau de la cheville. Je suivis le couloir jusqu'au salon. La porte était entrouverte. Une chaise renversée bloquait en partie l'entrée. Je dus la contourner en veillant à ne pas la faire grincer. L'air était si saturé que je finis par respirer par la bouche.

Figé sur le seuil du salon, je photographiai par réflexe. Une brume traînait dans le coin inférieur du viseur, comme une poussière dans l'air. Je n'y prêtai pas attention. Le Leica m'échappa des mains, se balançant au bout de la sangle. J'avais vu l'image avant même d'entrer dans la pièce.

Aucune pellicule ne saurait capter ce voile imperceptible qui s'était interposé entre le monde et moi.

La première fois, l'adrénaline du scoop m'avait rendu étanche à toute forme de trouble. Je fus si rapide sur cette scène de crime encore brute que je n'eus pas le temps de comprendre à quoi je faisais face. Seule la fumée me ramena, l'espace d'un souffle, à l'idée qu'une vie venait de s'évaporer en ne laissant derrière elle qu'un vague panache en suspens dans l'air.

Je tentai une autre photo, en vain. Je n'avais aucune raison de ne pas déclencher, mais rien dans le cadre ne correspondait à ce qui s'imposait à moi. Je crus d'abord à une ombre projetée par la fenêtre. Ou à une tache d'humidité plus sombre que le reste. Mon regard chercha une source de lumière, un angle. Puis l'image se fixa. Ne subsistait qu'une empreinte. Une silhouette identifiable sur le sol noirci, la colonne vertébrale gravée dans le parquet par une calcination plus prononcée.

Je m'accroupis. Il ne fallait pas toucher. Je posai tout de même la main à plat sur la trace. Elle remonta vers mon visage, puis retomba. La suie était froide. Ça n'expliquait rien. Je cherchai malgré moi la mèche. Le point d'origine. La logique. Je restai accroupi plus longtemps que nécessaire. Je n'entendais plus rien. Pas même ma propre respiration.

Je relevai le Leica. Le rectangle du viseur découpait la silhouette, le parquet noirci, la lumière oblique. Mon index resta sur le déclencheur sans appuyer. Une seconde. Deux. Je baissai l'appareil. Pas de tremblement. Pas de raison. Rien.

Des coups frappèrent à la porte. Pas forts, mais insistants. Entre deux séries, je ne fus pas surpris d'entendre la voix de Mme Caron étouffée par la porte et la distance.

« Monsieur ? Vous êtes encore là ?

— Oui... je suis là », murmurai-je. Sans un mot de plus. Je me relevai. J'ouvris la porte.

« J'ai eu M. Lefort au téléphone. Il dit ne pas être au courant.

— Elle n'a pas souffert, vous savez. »

Je lui tendis les clés sans la regarder. Elle resta immobile, la tête légèrement penchée, à la manière d'un oiseau qui cherche à comprendre. Je sentais son regard dans mon dos tandis que je remontais la rue. Ma main hésita une seconde sur la portière de la voiture. Rien ne vint. J'entrai dans le véhicule sans me retourner. Le moteur toussa avant de prendre.

Je retrouvai la grande cheminée sur mon chemin. Elle dominait la région à la manière d'un phare planté dans un

océan de blé vert. Malgré quelques détours dans la zone industrielle, je m'en approchai au plus près, presque à portée de main. Une fumée paresseuse s'en élevait. Elle rechignait à rejoindre le ciel. L'air était neutre. Pourtant, je me sentais sale. Une partie de la maison m'était restée collée à la peau.

Je passai la main sur mon costume, mais la sensation refusait de s'effacer. L'appareil jetable déformait ma poche. Je le sortis. La fumée était là, visible, lente. Je levai l'appareil et déclenchai. Quand je baissai les bras pour regarder à l'œil nu, elle avait bougé. D'un rien. Juste assez pour ne plus correspondre à ce que j'avais cadré. Je recommençai. Même résultat. La fumée était toujours là. C'était moi qui avais un temps de retard.

Je remis l'appareil dans ma poche. Direction la grande ville la plus proche pour faire développer les photos. Le téléphone vibra sur le siège passager. Je ne décrochai pas.

Je déposai les deux pellicules sur le comptoir du minilab. Le technicien les prit sans les regarder et annonça : « Une heure. Cent-vingt francs. » Une heure après, il posa les pochettes sur le comptoir, sans un mot. Puis, au moment où je tendis les billets, il retint un tirage entre deux doigts :

« Vous avez un problème dans votre boîtier. Regardez. »

Il mit la photo à plat sur le comptoir. Une fumée grisâtre occupait le coin inférieur du cadre. Fine, presque transparente, comme un voile.

« Elle est partout. Même endroit sur chaque négatif. »

Je pris les tirages. La cheminée. La façade de la maison. Le buffet. La route. Le ciel. La même trace dans l'angle mort du viseur. Une brume légère qui ne se dissipait pas. Je retournai les photos une à une. Le technicien parlait toujours. Quelque chose sur une fuite de lumière, un joint usé. Je n'écoutais plus.

« Ça arrive, conclut-il. Faut juste faire réviser l'appareil. »

La fumée ne venait pas de la cheminée.

Je traversai la rue et m'assis en terrasse face au flot tranquille du centre-ville. J'ouvris la pochette et feuilletai les tirages, comme si l'un d'eux pouvait démentir.

La fumée ne venait pas de la cheminée. Je restai un moment sur cette phrase. Elle était juste là, exacte. Toujours au même endroit. Elle ne se déformait pas, ne suivait pas le vent, ne variait pas avec la lumière. Fixe comme une empreinte.

Je posai une pièce de dix francs sur la table et partis

avant même que mon café n'arrive. À la première poubelle croisée sur mon chemin, les enveloppes rejoignirent un bouquet de fleurs fanées. Je les laissai tomber sans m'arrêter.

Quelques pas plus loin, je restai une seconde immobile. Mes mains étaient libres. Des bruits me parvenaient de partout. Une chaise râcla sur le sol. Un scooter démarra en trombe en laissant derrière lui un relent de chaleur métallique. Mon regard se perdit sur l'angle d'une gouttière rouillée contre un mur blanc. Le réflexe de lever le Leica, le dernier, était tombé quelque part.

ALGORITHME D'UN ADIEU

Mathia Pagani

Cléa entra et referma la porte derrière elle.

La pièce était plus petite qu'elle ne l'avait imaginé. Une table en verre. Un fauteuil en cuir en forme de gant de baseball. Un haut-parleur noir au centre de ce qui ressemblait à un Mondrian peint directement sur le mur.

Pas d'écran.

Sur le mur d'en face, une seule phrase.

Prononcez le nom de la personne avec qui vous souhaitez parler.

Cléa resta debout quelques secondes.

Elle avait réservé la pièce sans trop y réfléchir. Une collègue lui avait dit que cela servait à « préparer des conversations difficiles ». Licenciements. Demandes d'augmentation. Réunions tendues.

Elle, elle avait tout de suite pensé à un autre type de conversation.

S'assit.

Posa les mains à plat sur la table.

« Jules. »
La pièce resta silencieuse.
Puis une voix répondit par le haut-parleur.
« Cléa. »
Le timbre était identique mais l'intonation différente.
Cléa inclina légèrement la tête.
« Ce n'est pas tout à fait comme ça que tu parles. »
Silence.
« Toi non plus », répondit la voix.
Cléa esquissa un sourire.
« Pas mal. Alors, comment je parle ?
— Comme si tu me connaissais mieux que moi-même.
— Je ne suis pas ici pour t'expliquer quoi que ce soit sur
toi, dit-elle.
— Et alors pourquoi ? »
Cléa resta quelques secondes sans répondre.
« Pour voir si ça vaut la peine de te le dire.
— Dire quoi ? »
Cléa inspira lentement.
« Que je veux te quitter. »
Un long silence.
Puis la voix dit :
« Tu y penses depuis longtemps ? »
Cléa fit un geste bref de la main.
« Non. Depuis qu'on a arrêté de se disputer. »
Le haut-parleur grésilla un instant.
« Ce sont des phases. Il ne faut pas agir sur un coup de
tête. »
Cléa fit reculer sa chaise, en prenant appui des mains sur

le bord de la table.

« Tu ne dirais pas ça.

— Que dirais-je ? »

Cléa y réfléchit.

Puis dit doucement :

« Tu dirais qu'on ne peut pas se permettre de ne penser qu'à nous. »

Silence.

Puis la voix reprit :

« On en a parlé, Cléa. On doit mettre nos égoïsmes de côté. On doit le faire pour Léon. »

Elle ne bougea pas.

Cléa passa un doigt sur le bord de la table.

« Tu sais quelle est la question qu'on pose en thérapie quand un couple ne sait plus quoi se dire ?

— Laquelle.

— Ce qu'est l'amour. Chacun doit donner sa réponse. »

La voix se tut.

Puis dit :

« Commence. »

Cléa secoua la tête. « J'aimerais pouvoir te dire que ce n'est qu'un instinct de reproduction. Rien de plus. Mais au fond je n'en sais rien. »

Le haut-parleur émit un son parasité, comme une radio qui peine à trouver sa fréquence.

« Pas vrai. »

Cléa leva lentement les yeux vers le haut-parleur.

« Comment ça ?

— Tu as toujours eu ta propre idée de l'amour.

— Ah bon ? C'est toi maintenant qui me connais mieux que moi ? Alors, dis-la-moi. »

Un bref silence.

Puis la voix dit :

« Pour toi, l'amour, c'est quand quelqu'un te distrait assez de ton passé. »

Cléa ne répondit pas. Elle resta assise.

Après quelques secondes, elle dit :

« Si j'ai toujours eu des relations avec des hommes ennuyeux... »

Silence.

« Pour moi, ça a toujours été l'inverse », répondit la voix.

« Tu as toujours couru après l'amour, dit-elle. Juste comme un état émotionnel.

— Non, dit la voix. Comme une forme de soin. »

Cléa leva les yeux. Il y eut un court silence.

Puis la voix ajouta :

« Mais tu n'as pas tout dit. »

Cléa se raidit légèrement.

« Qu'est-ce que tu veux dire par là ? »

La voix n'ajouta rien.

Cléa ne bougea pas. Elle s'aperçut qu'elle retenait son souffle.

La salle de sport de l'entreprise se trouvait sous le hall,

au niveau moins un. À cette heure-là, il y avait peu de monde. En fond sonore, le bruissement électrique des tapis de course et, de temps en temps, le bruit sec et brutal des poids reposés en position.

Cléa courait depuis dix minutes quand quelqu'un monta sur la machine d'à côté.

« Tu sautes le déjeuner, toi aussi ? » C'était Élodie.

Cléa hocha la tête sans s'arrêter.

« Tu as essayé la salle ? », lui demanda Élodie.

Cléa continua à courir quelques secondes avant de répondre.

« Laquelle ?

— La nouvelle. Le simulateur de conversations difficiles. »

Cléa regarda l'écran du tapis de course. Elle ne répondit pas tout de suite. Le souffle court ne lui permit qu'un léger signe de tête.

Élodie augmenta légèrement la vitesse et occupa le silence.

« Moi aussi. »

Le tapis de course affichait douze minutes.

Élodie s'essuya le front avec sa serviette.

« C'est comme parler avec quelqu'un qui te connaît. »

Cléa esquissa un sourire.

« J'espère que ce n'est pas programmé dans nos dossiers RH. »

Élodie éclata de rire.

« Et toi, tu as parlé avec qui ? », demanda-t-elle.

Cléa hésita un instant.

Le tapis indiquait treize minutes.

Élodie diminua la vitesse.

« Moi, j'ai essayé avec mon chef », reprit-elle sans attendre la réponse de Cléa. Les mots sortaient dans l'ordre où ils lui venaient.

« Ça m'a fait dire des choses que je ne lui dirais jamais.

— Comme quoi ? »

Élodie fit un geste vague.

« Que j'ai peur de ne pas être à la hauteur. »

Cléa resta silencieuse.

Élodie descendit du tapis.

« Le plus étrange, c'est que ça ne ressemble pas à une simulation. C'est comme si la conversation avait déjà eu lieu. »

Élodie prit sa gourde.

« Comme quand on se dispute avec quelqu'un et que, deux heures après, on trouve les mots justes. »

Cléa acquiesça lentement.

« Sauf que là, ils arrivent tout de suite. »

Silence.

« Et toi, tu as parlé avec qui ? », demanda de nouveau Élodie.

Cléa regarda l'écran.

Quatorze minutes.

« Avec mon mari. »

Élodie éclata de rire.

« Une répétition générale, se justifia Cléa.

— Pour quoi ? »

Cléa ralentit encore.

« Je dois lui dire quelque chose d'important. »
Élodie ne lui en demanda pas plus.
Elles restèrent quelques secondes en silence.
Puis Élodie reprit :
« Et alors, comment ça s'est passé ? »
Cléa descendit du tapis.
Elle prit sa serviette.
« Ça t'est déjà arrivé... »
Elle s'interrompit.
« Quoi ? »
Cléa secoua la tête.
« Rien.
— Si, dis-le-moi. »
Cléa regarda le sol.
« Qu'il te dise que tu ne lui dis pas tout... comme s'il
pouvait lire dans tes pensées ? »

Lorsque Cléa arriva à la maison, Jules était dans la cuisine.

Il coupait quelque chose sur la planche. Des tomates, peut-être. L'odeur de l'ail dans l'huile chaude remplissait la pièce.

Léon était dans le salon. On entendait le son assourdi d'un dessin animé.

Cléa posa son sac sur la chaise.

Pendant quelques secondes, elle resta debout sans rien

faire. Elle regardait Jules déplacer le couteau d'avant en arrière sur la planche.

« Longue journée ? », s'enquit-il.

Jules fit glisser les tomates dans la poêle.

« Tu rentres tard.

— Un peu. »

Silence.

Cléa ouvrit machinalement le réfrigérateur.

« Léon a fait ses devoirs ?, demanda-t-elle.

— Oui. »

Cléa referma le réfrigérateur.

Jules remuait la sauce avec la cuillère en bois.

Cléa s'assit à table. Elle regardait le dos de Jules pendant qu'il cuisinait.

« C'était comment, le Pilates ? », demanda Jules.

Cléa resta immobile.

« Ça va. »

Jules goûta la sauce.

« Il manque du sel. »

Cléa regarda la table.

Le bois était marqué de petites rayures qu'elle connaissait par cœur.

« Jules.

— Oui. »

— tu crois que... »

Elle s'interrompit.

Jules se retourna.

« Quoi ? »

Cléa le regarda un instant, puis baissa les yeux.

« Rien. »

Jules se tourna à nouveau vers la casserole.

« Léon !, cria-t-il vers le salon. Va te laver les mains. »

Jules disposa trois assiettes sur la table.

« Demain, je travaille de la maison, dit-il. Comme ça, j'emmène Léon au judo. »

Cléa hocha la tête.

« D'accord. »

Jules lui passa le pain.

« Tu es fatiguée ?

— Un peu. »

Silence.

Léon arriva en courant du salon.

« J'ai fini la première saison ! »

Cléa revint dans la salle quelques jours plus tard. Elle entra avec son manteau sur le dos et resta quelques secondes debout, comme si elle écoutait quelque chose. Puis elle s'assit.

« Jules. »

La voix se fit entendre aussitôt.

« Cléa. »

Elle resta quelques secondes sans parler, puis :

« On avait laissé quelque chose en suspens. »

Cléa regardait le mur derrière le haut-parleur.

« Quoi ?, demanda la voix.

— Il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit. »
La voix ne répondit pas tout de suite.
« Tu ne m'as pas dit plusieurs choses. »
Cléa regarda fixement le haut-parleur.
« Comme quoi ?
— Comme ce qui s'est passé avant.
— Avant quoi ?
— Avant que tu commences à penser à me quitter. »
Cléa resta immobile.
« Il ne s'est rien passé. »
Silence.
« Cléa.
— Quoi ?
— Les gens n'arrivent pas à ce point à partir de rien. »
Elle secoua la tête.
« Ce n'est pas ça, la question. »
Cléa hésita.
Puis elle dit :
« J'y serais arrivée de toute façon. »
Silence.
La voix se tut pendant de très longues secondes.
Cléa baissa les yeux.
« Depuis qu'on est ensemble, on s'est isolés. On ne voit plus personne. »
Elle fit une pause, laissa échapper un bref soupir.
« Je ne me reconnais plus. Tu m'as gâché la vie. »
Silence.
Quand la voix revint, elle était plus basse.
« Comment peux-tu dire une chose pareille, Cléa ? Moi,

je te l'ai sauvée. »

Cléa leva les yeux.

« Ah oui ? Ça ne me dit rien.

— Tu ne disais pas ça il y a dix ans. »

Cléa ne réagit pas.

« Tu n'avais nulle part où aller. »

La voix continua doucement.

« Et tu es venue vivre chez moi. Tu disais que j'étais ton nid. »

Cléa enleva lentement son manteau et le laissa tomber par terre.

« Tu te souviens ? »

Cléa fit un petit geste de la main.

« C'était le début. Ça arrive toujours. »

Elle fit une pause.

« On se raconte des histoires. »

Elle secoua la tête, les coudes sur la table.

La voix reprit après un instant.

« Tu disais que tu ne voulais plus voir personne. Comme dans ce film que tu aimais tant, dont je ne me rappelle plus le titre. »

Cléa fronça les sourcils.

« Quand il comprend enfin avec qui il veut passer le reste de sa vie. »

Cléa soupira doucement.

« Les gens changent. On comprend certaines choses.

— Comme quoi ? »

Cléa hésita.

Puis dit :

« Que l'amour n'est pas ce que tu pensais.
— Et qu'est-ce que c'est, alors ? »
Cléa resta quelques secondes silencieuse.
« L'amour, c'est laisser l'autre libre. »
Silence.
« Être content s'il fait ce qu'il veut. »
La voix se tut. Puis dit :
« Comment peux-tu dire une chose pareille ? »
Cléa le regarda.
« La vérité, c'est que je t'ai donné tout ce que j'étais. Et
tu l'as pris. »
Silence.
« Pour faire toujours ce que tu voulais.
— J'aimerais savoir ce que c'est, ce tout. »
La voix ne répondit pas tout de suite.
Puis elle dit :
« Les attentions. »
Cléa fit une grimace à peine perceptible.
« J'ai fait des choix.
— Comme quoi ?
— Comme le travail. »
Cléa ne parla pas.
« Quand on m'a proposé ce poste. Tu te souviens ? »
Cléa hocha lentement la tête.
« On ne se serait vus que le week-end. Et tu ne te sentais
pas prête. Les crises d'angoisse et tout ça »
Cléa baissa les yeux.
« Et puis je savais que le travail comptait pour toi. Et
je ne voulais pas que la gestion de Léon retombe sur toi

seule. »

Cléa ne parlait pas.

« Je tenais à ce que tu t'épanouisses. »

Silence.

La voix continua.

« Toi, en revanche, tu ne t'es pas contentée de t'épanouir. »

Silence.

« Tu as fait du travail la partie la plus importante de ta vie. »

Cléa ne répondit pas.

« Et la famille est passée au second plan. »

Cléa leva les yeux.

« Et alors ? »

La voix resta silencieuse quelques secondes.

Puis elle dit lentement :

« Et alors, ce que tu veux maintenant, ce n'est pas me quitter. »

Cléa retint son souffle.

« Ce que tu veux, dit la voix, c'est ne plus être la personne qui m'a rencontré. »

La pièce resta totalement silencieuse.

Cléa ne bougea pas.

Elle regardait le haut-parleur.

« Tu ne dirais jamais une chose pareille. Tu dirais quelque chose de plus simple.

— Comme quoi ? »

Cléa réfléchit.

« Tu me demanderais s'il y a quelqu'un d'autre. »

Silence.

« Ou bien... »

Cléa baissa les yeux.

« Ou bien tu dirais que ça passera. »

Quelques secondes passèrent.

Puis la voix dit :

« Alors, pourquoi es-tu revenue ? »

Silence.

Cléa leva les yeux vers le haut-parleur.

« Parce qu'avec toi, c'est différent. Avec lui, chaque phrase pèse. »

Silence.

« Avec toi, non. »

Cléa chercha ses mots.

« Avec toi, je peux dire les choses jusqu'au bout. »

Cléa prit une petite inspiration.

« Et puis toi, tu comprends. »

Quand Cléa entra dans la maison, Jules était sur le canapé.

Il avait la manette en main. Ses pouces se déplaçaient rapidement sur les touches.

Léon était assis par terre devant la télévision.

« Maman ! », dit Léon sans se retourner.

Jules leva les yeux vers l'entrée. « C'était comment ? »

Cléa posa son sac sur la chaise près de la porte.

Jules se retourna vers l'écran.
« Normal », répondit-elle presque pour elle-même.
Léon protesta.
« Papa, non ! Comme ça, on va perdre ! »
Cléa resta quelques secondes à les regarder.
Puis elle enleva son manteau et le laissa sur la chaise.
Jules posa la manette sur la table basse.
« Attends une seconde, Léon. Je vais éteindre le feu et on les écrase ! »
Il se leva et alla vers la cuisine.
Cléa le suivait du regard.
Jules s'arrêta devant les fourneaux et baissa la flamme sous une casserole. Il souleva le couvercle, regarda à l'intérieur, puis le referma.
Du salon, Léon dit :
« Papa ! Allez, c'est à toi !
— J'arrive, j'arrive ! »
Cléa le regardait.
La façon dont il se penchait légèrement au-dessus de la casserole. Le geste distrait avec lequel il passait une main dans ses cheveux.
Cléa se leva. Fit quelques pas.
Elle lui passa les bras autour de la taille par derrière.
Jules s'immobilisa. Les mains à plat sur le plan de travail.
« Qu'est-ce qu'il y a ? »
Cléa ne répondit pas.
Elle posa la tête contre son dos.
Ferma les yeux.

Resta ainsi.

Du salon, Léon appela de nouveau :

« Papa ! »

Cléa le serra un peu plus fort.

« Rien », dit-elle doucement.

« Jules. »

La voix arriva aussitôt.

« Cléa.

— Hier, quand je suis rentrée, je t'ai serré dans mes bras. »

La voix resta silencieuse.

« Ça ne m'était pas arrivé depuis un moment. »

Silence.

« Non. »

Cléa esquissa un sourire.

« J'avais envie de le dire à quelqu'un. »

DJINN

Michèle M. Gharios

Cheveux mouillés, maillots de bain ruisselants.

Je pose une serviette sur le siège arrière et je les embarque. Une fournaise, l'habitable. Les sièges en cuir, le volant. Ils ont refusé la douche. Je n'ai pas insisté. Je n'allume pas la clim'. J'ouvre les fenêtres. J'ai eu le temps de me rincer et d'enfiler un short froissé plus ou moins sec puisé au fond de mon sac. Impatiente de prendre la route. D'avoir le vent marin dans nos cheveux collés. L'eau salée aura à peine le temps de sécher leur petit corps bronzé avant de le remouiller inévitablement dès notre arrivée. Je démarre. Le but étant de n'arriver ni trop tôt ni trop tard. Après 18h pour avoir l'ascenseur, le jet puissant d'eau chaude pour le bain, le séchoir pour moi avant le dîner d'anniversaire de Loyal. Avant 19h, heure du dîner, une ratatouille mitonnée la veille, et qu'ils avaleront devant la télé en réclamant autre chose. Je ne céderai pas. Ils mangent toujours n'importe quoi à la plage, des frites, du ketchup, des nuggets... C'est

gagné : avec les embouteillages et ma décision forcée de prendre la route du port, mon GPS indique 18h10 comme heure d'arrivée. Juste le temps de les aider pour le bain avant de sauter sous la douche. Sami passe me prendre à 20h. Un dîner à quatre, sans masque – à quatre, facile de respecter la distanciation imposée. Layal et Farid habitent au troisième étage de la tour SkyClear, à cinq minutes. Ils rêvaient d'un étage plus élevé pour voir la mer et la montagne.

Les secousses intempestives balancent le buste des enfants impatients.

Cette journée de plage m'a épuisée. Pas à cause des enfants. Mais à cause de cette folle de Sally qui n'arrêtait pas de me suivre partout alors que je voulais juste la paix, regarder la mer et passer une journée avec mes enfants. Pour une fois que j'avais réussi à prendre un jour de congé. Il n'y avait pas de méduses, la mer était propre et nous avons pu nous baigner. Puis elle est arrivée. Elle a mis la serviette de la petite en boule à l'extrémité de la chaise longue, s'est installée face à moi en tétant sa bière au goulot pour ensuite me bombarder de questions.

« Qu'est-ce qui t'a pris d'en faire deux ? Comment tu arrives à jongler entre le travail et les enfants ? Dans ce pays de fous en plus... Tu assures ! »

Non mais je rêve... De quoi je me mêle ? Comment les gens peuvent te juger, s'immiscer dans ta vie sans rien

connaître de toi, de ton parcours ?

« Moi, je ne suis plus rentrée depuis un moment. Je suis dans l'immobilier. Ça stagne un peu, on dirait. Peut-être à cause de ce sale virus. Je suis revenue tâter le terrain ici. Manque de bol. Le marché est liquide et c'est pas commode pour les transferts de commissions... Qu'est-ce que je peux bien faire avec des sous dans une valise ? Tu viens à la soirée de promo ?

— Non, nous prenons les enfants en vacances, ce week-end. »

Sa logorrhée s'éternise, m'empêche de me détendre, de m'organiser mentalement. J'ai tellement à faire, avant le week-end prochain. Ophtalmo, achat de fournitures... Je dois boucler un projet, remettre le budget à l'agence, traiter l'appartement contre les nuisibles, les cafards nous envahissent, déposer Maskot à l'hôtel avec ses croquettes.

« Tu te souviens de Nadim, oui ? Imagine... je l'ai revu. Il a tout plaqué, Sabine, après six ans d'idylle, Sabine et lui main dans la main dans la cour du lycée, tu t'en souviens ? Il a tout lâché... la fac, les études de médecine, pour aller méditer au Tibet ! Puis il a terminé marchand au porte-à-porte de crevettes surgelées à Montréal. *Hahahaha !*

— Vraiment ? »

C'est le cadet de mes soucis. Je dis *Vraiment ?* et je bouge la tête alors je n'en ai rien à cirer de l'histoire

d'amour idéalisée par toute une génération de Nadim et Sabine.

« Toi, tu étais secrètement amoureuse de Jimmy et moi, de Zak, puis je suis partie. Tu as continué à le voir ?

— Non, tu sais, je suis dans un autre *mood* maintenant, je sais pas si tu réal...

— J'étais nulle en arabe ! Nulle ! Vraiment nulle ! Mais le prof de gym, quel dragueur ! Tu sais, une fois il a mis la main sur ma cuisse. J'ai jamais aussi bien sprinté de ma vie. Je crois que Ghada et lui s'embrassaient derrière les autocars. J'adorais le prof de science. Il s'est marié ? »

Elle a l'art depuis toujours de poser des questions sans attendre la réponse. *Self-centered*. Championne de l'auto-encensement. Elle caresse ses jambes cuivrées, les masse avec une huile parfumée à la noix de coco. Sa couleur est à tomber. Ses cheveux volent au vent. Elle est belle.

Normal qu'elle ait une ligne de rêve, non ? Son corps n'a traversé aucune grossesse. Elle ne fait pas ses ongles, garde ses poils aux aisselles, et sa beauté naturelle me donne des envies de meurtre. Qu'est-ce qui me prend à vouloir soigner mon apparence, surtout de nos jours, dans un environnement en déperdition ? Lorsque les enfants réapparaissent, le petit pour demander que je lui ajuste les flotteurs, la grande, le haut du maillot de bain fraîchement acheté car elle commence à avoir un peu de poitrine, elle nous regarde affolée, avec un brin de dégoût. Cerise sur le gâteau, elle me sort : *Ma pauvre ! Tu as eu des vergetures !*, comme si j'avais eu le choix. Je regarde mon nez dans le

rétroviseur. C'est lui qui me dérange le plus, d'habitude. Pas mes rayures au ventre ! Ce nez au milieu de ma figure. Sa bosse. Si je réussis à faire des économies, je pense que je le referai faire. Je devrais travailler mon bronzage, aussi.

Elle se lève enfin, me dit *Tu dînes chez Layal ? Ne me dis pas ! Je peux venir ? Je peux te suivre ? J'ai oublié comment on arrive à Gemmayzeh ! J'irai marcher à Manara avant !* On appelle Layal qui approuve, évidemment. Sally se dandine vers l'escalier de la jetée. *Je démarre dans un quart d'heure. Suis-moi.*

Le soleil décline doucement vers la ligne d'horizon confondue avec la mer en ce mois d'août, à cause de l'humidité. Les quelques grains de sable collés dans mes sandales frottent contre mes orteils. Heureusement que, niveau Luna Park, la circulation devient fluide, je n'en pouvais plus d'appuyer sur l'une ou l'autre pédale avec cette sensation de frotter ma peau glabre sur du papier de verre. J'aurais dû opter pour des chaussettes et des tennis, j'aurais été plus à l'aise. Tant pis. En tout cas, j'arrive bientôt. Il ne reste que quelques kilomètres.

« Important incendie visible à des kilomètres. Les pompiers dépêchés sur les lieux... »

Les enfants s'agitent, réclament de la musique. « Please, mam ! Pas les news ! »

J'interromps le flash info, change de canal, ils se calment et fredonnent quelques paroles.

Il est 18h passées, mais la lumière n'a pas encore disparu et continue à bassiner Beyrouth de ses relents lourds d'humidité. Elle s'accroche aux façades, blanchit le pare-brise, fatigue les yeux de sa texture cotonneuse. J'ai mal à la tête. Pas une vraie douleur – plutôt une pression sourde, comme si quelque chose insistait derrière le front.

J'aurais dû rentrer par la route de Dora. C'est ce que je fais d'habitude. Qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de servir de guide ? De passer par le port ? Une colonne épaisse, mal définie, pas tout à fait noire, pas vraiment grise non plus.

À l'arrière, après l'interlude musical et pour ne rien changer, ils se disputent.

Le petit ferme la fenêtre. La grande proteste qu'il coupe le courant d'air. La route longe la mer avant de bifurquer vers l'intérieur de la ville. Je n'avais aucune raison particulière de passer par là sinon celle d'indiquer à cette foldingue comment arriver à Manara. J'habite à un jet de pierre du port. Je mets mon clignotant avant la bretelle, lui indique de prendre la sortie. Elle approuve par un signe de la main et s'engage dans la descente, à droite. Je continue tout droit.

Une explosion retentit. C'est peut-être un pot d'échappement, un générateur agonisant, une bonbonne de gaz surchauffée par la touffeur infernale, ou encore

la matière en combustion du côté du port qui exhale son dernier souffle avant de se résorber. Mais le boum ne semble pas apaiser l'appétit vorace de cette fumée qui grossit encore et encore, faisant surgir un mélange de couleurs et de formes monstrueuses.

La fumée gonfle à ma droite. Je la distingue clairement tandis que je m'en approche inévitablement. Elle prend des allures de djinn effrayant. Je n'ai encore jamais vu cela.

Je la regarde fixement, attirée par sa danse comme par un aimant. Je ralentis, afin de mieux dévisager cette tête de mort aux contours mouvants, une combustion prête à tout engloutir. Ce désir vague de flirter avec le danger est ridicule.

Sans me retourner, je prononce leurs prénoms aux enfants, comme pour marteler leur présence, une fois, puis une deuxième. Ma voix trop calme donne le résultat escompté. *Regarde, mam*, dit la grande.

Je réponds *Oui, je vois*.

Le téléphone sonne. C'est Pierrot. Je prends l'appel en mode mains libres.

« Oui, j'ai vu la fumée, c'est quoi, ce truc monstrueux ? J'ai entendu les sirènes, les pompiers vont s'en occuper. J'arrive bientôt à la maison. Devine qui j'ai croisé à la plage. Sally. Toujours aussi... sympathique. Oui, elle m'a suivie pour aller marcher à Manara. Et elle s'est invitée chez Layal. Tu peux y croire ? Yalla, à tout à l'heure ! »

Pour rentrer le plus vite possible, j'appuie sur l'accélérateur. Je fonce tout droit. Comme on se jette dans la gueule du loup. Impossible d'éviter le port.

Ils rient maintenant. Ils imitent Sally, *T'es nulle en arabe ! T'es nul en arabe ! Ha ! ha ! ha !*

Je dis *Ça suffit !*

Ils s'agitent. Le petit fait semblant de tomber contre la portière, la grande proteste, lui dit *Tu es fou ! Tu vas te retrouver dans le vide !* Je pense que je devrais dire quelque chose, rappeler qu'on est en voiture, que ce n'est pas le moment de faire le clown.

La fumée se densifie à mesure que nous approchons.

Elle semble immobile, pourtant elle n'est déjà plus la même. Je sens une odeur âcre, ou peut-être que je l'invente. La radio est éteinte. Le téléphone sonne dans le vide-poche, écran noir.

Puis il y a la lumière.

Elle ne provient pas d'un point précis. Elle n'explose pas : elle envahit, brutale, épaisse, traverse l'habitacle comme une gifle. J'ai le réflexe idiot de cligner des yeux, comme si cela pouvait servir à quelque chose. Le bruit arrive juste après, énorme, sans contours, une déflagration qui traverse le corps, la poitrine, avant d'atteindre les oreilles.

La voiture s'arrête net.

J'ignore si c'est moi qui ai freiné.

Le silence qui suit n'est pas immédiat. Il est haché. Des tintements, des chocs lointains, un sifflement aigu qui me coupe de tout le reste. Je sens mes mains crispées sur le volant. Elles sont intactes. Mes bras aussi. Mes jambes ? Enfouies dans un nuage de poussière. J'ai mal aux genoux, sans doute parce qu'ils ont heurté quelque chose.

À l'arrière, ils crient.

« Mam !

– Mam, c'est quoi ? »

Leurs voix sont là, pleines, vivantes, exactement comme avant. Cette précision me frappe. Je me retourne enfin.

Ouf ! Ils sont attachés. Ils sont intacts.

Leurs visages sont rouges. Le petit pleure. La grande me regarde, les yeux grands ouverts, pas encore en larmes, dans cette suspension que je lui connais – ce moment où elle observe avant de décider quelle attitude adopter.

« Ça va », je dis.

Ma voix sort-elle ? Elle semble inaudible. Je l'entends.

Autour de nous, le chaos.

La route n'a plus la même forme. Une voiture est couchée sur le flanc, un peu plus loin. Il y a des débris, des lambeaux de chair éparpillés, impossibles à identifier. Des

gens courent. D'autres restent figés, penchés, ruisselants, ou errant dans la nuée comme s'ils cherchaient quelque chose.

Je sens alors une présence lancinante au niveau de ma cuisse droite.

Ce n'est pas une douleur.

Je baisse les yeux.

Il y a mes jambes, toujours là, couvertes de sable sec, de grains collés à la peau. Il y a le short froissé. Et une plaie béante. Du sang.

Je remarque des détails absurdes. Pense à des détails absurdes

J'essuie, à l'aide de la serviette envolée vers le siège avant, la poussière blanche sur le tableau de bord, mais pas beaucoup. Je me demande comment il est possible qu'il n'y en ait si peu. Je me demande aussi si les maillots des enfants ont séché.

Je mets du temps à comprendre, sans que cela n'entraîne un sentiment de panique.

Aucune vague. Aucun cri. Aucune douleur. Rien ne remonte. Plénitude.

« Mam ? S'il te plaît ! Réponds-moi ! C'est quoi ? Please, please ! Mam ! Mam ! », répète le petit.

Je lève les yeux.

Je regarde devant moi, les regarde à travers le rétroviseur central. Le miroir est fendu, mais il tient. Je ne vois que mon nez, ensanglanté, au milieu de ma figure, bien là.

Avec sa bosse.

« Tout va bien, mes chéris, tout va bien, on se calme. »

Sally... Le fait d'avoir médité d'elle me revient comme un flash. Une onde de choc me traverse sans avoir la possibilité de changer quoi que ce soit.

Des gens émergent de la carcasse d'une voiture. L'air hagard, une femme à la peau striée s'approche. Elle tambourine sur le métal cabossé, côté conducteur. Elle crie quelque chose que je n'entends pas. Elle insiste, tape encore. Je la vois pâlir. Sa main se porte à sa bouche. Elle recule. Va chercher de l'aide chez quelqu'un d'autre.

Mes enfants.

Ils pleurent, ils sont vivants. Ils respirent. Le petit s'est tu. Il regarde sa sœur, attend une consigne.

Le téléphone sonne sans arrêt, à peine perceptible dans le chaos, insiste, tranche sur le désastre alentour.

Je ne bouge pas.

À l'arrière, la grande détache sa ceinture avec maladresse. Je veux lui dire non. De rester assise. D'attendre. Mais les mots n'arrivent pas jusqu'à elle. Au moment où elle doit pencher son petit buste vers la place du mort, j'ouvre le vide-poche, attrape le téléphone et réponds.

Mes doigts tremblent un peu. Je regarde l'écran. Je

décroche.

« Allô ? Layal... Ouf, oui, on va bien, oui, oui... Pierrot aussi. Quoi ? Le quartier entier ? L'immeuble entier ? Jusqu'au quatrième ? Oh là là ! La famille ? Nous on est ok, juste ma jambe... Rien... Je ne sais pas pour Sally... »

Je raccroche et compose le numéro de Sally. Une fois. Deux fois. Trois fois. L'appel ne passe pas.

Ma fille comprend. Elle me caresse l'épaule. Elle ne crie pas. Elle ne pleure pas. Elle observe. Elle a toujours été raisonnable. Mûre. Plus mûre que les enfants de son âge. Une maturité qu'elle porte en elle depuis des générations.

Un homme nous sort de la carcasse de ma voiture, nous embarque dans la sienne, je serre les enfants contre mon corps. Nous parcourons la ville assis sur le siège arrière, la ville dévastée, méconnaissable, anéantie par un djinn insatiable, à plusieurs visages, qui n'en finit pas de vouloir nous écraser, comme un rouleau compresseur en panne d'idées.

LES AUTEURS :

Pierre Obraz

Banlieusard parisien exilé en Normandie, Pierre Obraz a longtemps bricolé les mots, les sons et les images, et a fait du rock sur une Epiphone. Coordinateur, depuis 2022, des *Cahiers rouges* de la revue *hélas !*, son premier recueil, *Les Coups*, est paru fin 2025 aux Bonnes Feuilles. Il figure également dans le recueil collectif *TRAM·ES, Poésie dans la ville* (Éditions du Bunker, 2026). Son écriture cherche une langue juste, dense et rythmée, un équilibre entre sensibilité et chairs à vif.

Sarah Ortolan

Sarah Ortolan est psychologue de formation. Son premier roman, *Retour à Carbery*, thriller nostalgique des années 90, est paru en 2025 aux éditions Istya & Cie.

<https://www.instagram.com/sarah.ortolan.autrice/>

Denis Hamel

Denis Hamel est né en 1973 dans la banlieue de Versailles. Vit et travaille à Paris depuis 2003. Commence à écrire de la poésie en 1999, puis des nouvelles. Il a publié dans la petite édition (Polder, Petit pavé, Encres vives) et dans des revues (*Les Citadelles*, *Décharge*, *À l'index*, *Écrit(s) du Nord*, *Verso*, *Traction-brabant*, *Secousse...*). La web-revue *Poetisthme* lui a consacré un dossier complet accessible en ligne ci-dessous.

<https://files.cargocollective.com/c989259/Une-clairi-re-dans-la-for-t-de-l-criture---n-4-avec-Denis-Hamel.pdf>

Stan Cuesta

Stan Cuesta a eu plusieurs vies. Il a été chanteur, musicien, journaliste musical, auteur et traducteur de nombreux livres sur le rock, la chanson, la contre-culture. Et plein d'autres choses. Son premier recueil de nouvelles, *La musique a gâché ma vie*, est paru en 2024 aux éditions Antidata.

Tristan Colovray

Né en 1984, Tristan Colovray a d'abord été auteur dramatique pour des compagnies lyonnaise et ardéchoise. Se consacrant désormais à la poésie, il contribue à des revues et des ouvrages collectifs. Ses *Poèmes d'Orléans*, recueil de réécriture de rondeaux de Charles d'Orléans, ont paru en 2019. Avec d'autres auteurs, il anime la Maison alsacienne de la poésie.

L'Écorce et la Pulpe (<https://lecorceetlapulpe.fr/>) est son blog de poésie.

Roland Goeller

Une carrière de cadre dans le monde des transports conjugée à une passion pour l'histoire et la littérature, Roland Goeller est né en Alsace et vit à Bordeaux. Novelliste, romancier, il est publié chez Siloë, Terres du couchant, Maïa, Sutton, L'Abat-Jour, les Impliqués et dans diverses revues. Il explore les antagonismes de deux cultures en conflit historique, les anticipations des mutations anthropologiques, les défis contemporains et les déséquilibres de la société.

Heptanes Fraxion

Il aurait pu être champion régional de procrastination, footballeur dépressif ou moine errant. Finalement, Heptanes Fraxion fut, tour à tour, veilleur de nuit, agent de nettoyage et libraire tout en s'obstinant dans l'écriture de poèmes et de paroles de chansons. Son seul projet désormais est de concilier appétit de vivre et refus d'exister.

<https://linktr.ee/hfraxion>

Marc Droghetti

Marc Droghetti (alias Flynn) écrit pour ceux qui cherchent une vérité sous la surface. Créateur du courant *Brut-Punk*, il raconte

la lutte de l'individu face à un monde de plus en plus virtuel et contrôlé. À travers ses récits, il explore la résistance du corps face au lissage algorithmique, et ce qu'il reste d'humain quand les machines prennent le dessus. Son écriture est une immersion directe, sans filtre, là où la matière et l'émotion se rencontrent.
Bibliothequedufutur.com

Amelia Stone

Amelia est une autrice et comédienne française qui aime créer des personnages et des histoires traversés par le trouble. Elle s'est d'abord exercée à écrire en silence avant de laisser ses cauchemars sortir du tiroir. Ainsi de son recueil d'histoires psychologiques et à suspense *Le Tiroir des cauchemars* (2025) : « J'aime la psychologie humaine et explorer les zones d'ombre du cerveau. Entre thriller, satire sociale et dystopie, mon style navigue quelque part entre les trois. »

Jenny Monica Etienne

Jenny Monica Etienne, poétesse haïtienne diplômée en gestion des affaires, allie rigueur analytique et sensibilité artistique. Son écriture, à la fois brute et lumineuse, explore les tensions entre chaos et clarté, fragilité et force. Inspirée par les éléments et ses origines, elle transforme le silence en un langage universel, faisant jaillir la lumière de l'obscurité.

Olivier Warzaska

Olivier Warzaska explore les zones où le réel commence à se dérégler.
<https://olivierwarzaska.substack.com>

Mathia Pagani

Mathia Pagani est né à Milan en 1981 et vit à Lyon depuis plusieurs années. Il a travaillé dans les arts visuels, le théâtre et l'édition avant de devenir ingénieur de recherche en informatique au CNRS. Il est l'auteur de *Casser le code !*, publié aux éditions Eyrolles.

Michèle M. Gharios

Michèle M. Gharios est née à Beyrouth, au Liban. Auteure de plusieurs recueils de poésie et de plusieurs romans, elle a participé à des lectures poétiques en France, en Belgique et au Liban.
<https://www.facebook.com/michele.m.gharios.page#>

Rendez-vous hiver 2026 pour le prochain numéro



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Anne-Marie Valet
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette /couverture : Bérénice Belpaire X Éfelyd
Illustration couverture : Lemon 2
Comité de lecture : Zoé V, Dominique R, Maylis H, Renaud V, Anne-Marie V. Manu S.
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-35-3

Dépôt légal : Août 2026 © Les auteurs et Squeeze